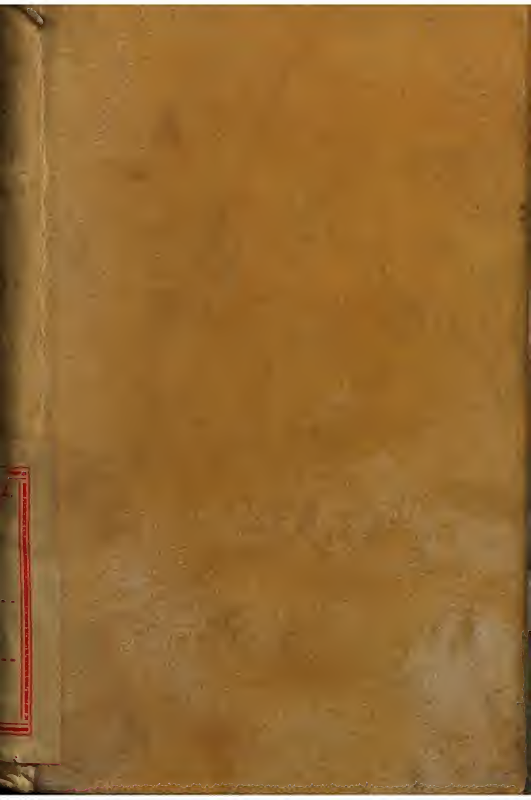




HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIÈME.



Frontispice *Tome 5.*

Je le vois, je m'écrie, monstres exécrables, arrêtez. Tom. 6 pag. 11

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIÈME.



A LONDRES.

1792.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

XVII.

Notions générales sur la Tartarie.

ENTRE ces deux empires, dont la grandeur impose à l'imagination, est un espace immense, connu dans les premiers tems, sous le nom de Scythie, et depuis, sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région est bornée à l'Occident, par la mer Caspienne et la Perse; au Sud, par la Perse, l'Indostan, les royaumes d'Aracan et

d'Ava, la Chine et la Corée; à l'Est, par la mer Orientale; au Nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vastes déserts est soumise à l'empire des Chinois; une autre reçoit ses loix des Russes; la troisième est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande et de petite Bucharie.

Les habitans de ces célèbres contrées vécurent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux; et avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire, et pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts et dans leurs courses vagabondes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs pères avoient été; et en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adoptèrent, la plupart, de bonne heure la doctrine du grand Lama, qui réside à Putola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, et en partie à l'Inde. Cette grande contrée, où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appellée Boutan, par les habitans de l'Indostan; Tangut, par les Tar-

tares ; Tsanli, par les Chinois ; Lassa, par les Indiens au-delà du Gange ; et Thibet, par les Européens.

Des monumens au-dessus de tout soupçon, font remonter cette religion au-delà de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier être et la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce pontife le croient immortel : que pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens : que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espèce de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits : que quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, et autant qu'il est possible de la même figure : et, qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie ; à plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scène.

C'est un préjugé qu'un philosophe lumineux et profond vient de dissiper. A la vérité les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont par-

venus à inspirer pour leur personne et pour leurs mystères : mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes et des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le système est établi de tems immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies et plusieurs provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs

dans le royaume de Cachemire, aux Indes et à la Chine.

C'est de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangères et des superstitions qu'on a fait goûter aux dernières classes du peuple. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie et démolir leur temple. Alexandre et Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu sacré des Guèbres. Tamerlan et les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le tems, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

C'est un effet réservé aux progrès de l'esprit humain. Eclairez le Tartare, et bientôt il examinera son symbole, il disputera, il s'égorgera : mais la superstition ne sortira qu'à demi étouffée des flots de sang qu'elle aura versés. Pour ne pas tout perdre, le prêtre se détachera des points de son système évidemment incompatibles avec le sens commun, et il défendra le reste contre les attaques des incrédules. Cependant, la révolution se fera plus lentement que dans les empires qui n'ont

pas une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée, et où un chef suprême n'est pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les Lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dieux : mais ils prétendent représenter la divinité, et avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort, de tout ce qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entièrement sur le temporel que sur le spirituel : mais les soins profanes ne leur paroissent pas mériter de les occuper ; ils abandonnent toujours l'administration de l'état à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître absolu de tout le Thibet, n'en possède aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares n'ont, dans aucun tems, énervé leur valeur. Endurcis par les frimats du Nord, par les fatigues d'une vie errante ; sans cesse sous les armes, sans cesse dans les combats, ces peuples n'ont jamais discontinué d'être belliqueux. Une inquiétude et sauvage les a toujours dégoûtés

de leurs déserts pauvres et incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Asie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts et par le climat n'ont pu soutenir les attaques de ces hommes agrestes et féroces. L'habitude de faire la guerre sans solde et sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des loix justes et une police exacte, ils ont par-tout fondé leur puissance sur la terreur et la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisoient à la Chine, que fut élevée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, cette fameuse muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Kamschatka, qui est terrassée par-tout et flanquée par intervalles de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire, une prodigieuse population : mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquoit d'énergie et de science militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient conte-

nues par des armées bien disciplinées; s'ils avoient su la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, et qu'il suffiroit qu'elles fussent percées à un seul endroit, pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi, les incursions des Tartares continuèrent-elles jusqu'au treizième siècle. A cette époque, l'empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskan. Ce sceptre étranger ne fut brisé, que lorsqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix et la police de la Chine. En repassant la grande muraille ils retombèrent dans la barbarie, et vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formèrent plusieurs hordes qui se peuplèrent dans le silence, et qui, avec le tems, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit

en proie à toutes les horreurs des dissensions domestiques.

Les mécontens étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui, depuis long-tems, ravageoient les provinces septentrionales de l'empire, s'emparèrent de la capitale en 1644, et bientôt après, de l'état entier.

Cette invasion sembla moins subjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'agrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célèbres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier. Une révolution si extraordinaire étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

XVIII. *Démêlés des Russes et des Chinois dans la Tartarie.*

Les Russes, qui, vers la fin du seizième siècle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés de désert en désert jusqu'au fleuve Amur, qui les conduisoit à la mer Orientale, et jusqu'à la Selenga, qui

les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richesses.

Les Chinois comprirent que les courses des Russes pourroient avec le tems troubler leur tranquillité; et ils construisirent quelques forts, pour arrêter un voisin dont l'ambition devenoit suspecte. Alors commencèrent entre les deux nations des disputes vives, touchant les frontières. Leurs chasseurs se chargeoient souvent; et l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement, les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. Les limites des deux puissances furent posées à la rivière Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Russes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été constamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs et au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ses maximes politiques.

XIX. *La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, et s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.*

Cette condescendance n'inspira pas de la modération aux Russes. Ils continuèrent leurs usurpations, et bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'on nomma Albasink ou Jasca. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715, le parti de se faire justice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de siège.

La cour de Pétersbourg fut assez éclairée, pour ne se pas livrer à un ressentiment inutile. Elle fit partir, en 1719, pour Pékin, un ministre chargé de ressusciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réussit : mais la caravane de 1721 ne s'étant pas conduite avec plus de réserve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que dans la suite les deux nations ne traiteroient ensemble que sur la frontière.

Avant ce nouvel arrangement, il partoit tous les ans de Pétersbourg, une caravane qui,

après avoir traversé des déserts immenses, étoit reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortoient jusqu'à la capitale de l'empire. Là, tous ceux qui la composoient étoient renfermés dans un caravanserail, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenoient la route de leur patrie, et se retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur : mais comme ce commerce étoit pour le compte de la cour, et que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette espèce de foire, étoit une grace que le despote n'accordoit guère qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les enchères, et en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importans, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus.

Depuis la cessation des caravanes, on a établi à Kiatcha deux grands magasins, l'un Russe et l'autre Chinois, où sont déposées toutes les choses qu'on se propose d'échanger. Des commissaires des deux nations président à ce commerce, où il entre rarement des métaux. Si les Russes, qui n'en donnent jamais, sont réduits quelquefois à recevoir de l'or, ils sont obligés de le livrer à la couronne à des conditions qui la dédommagent des droits qu'elle auroit perçus sur les marchandises.

La plus considérable de celles que les Chinois apportent dans cet entrepôt, c'est le thé vert. Il est infiniment supérieur à celui que l'Europe reçoit à travers des mers immenses. Aussi les Russes sont-ils forcés de le payer jusqu'à vingt francs la livre, quoiqu'ils le revendent rarement plus de quinze ou seize. Pour se dédommager de cette perte, ils ne manquent jamais de hausser le prix de leurs pelleteries : mais cette ruse est moins à leur avantage qu'au profit du gouvernement, qui perçoit une imposition de vingt-cinq pour cent, sur tout ce qui se vend, sur tout ce qui s'achète. La douane de Kiatcha produit quelquefois à 'état jusqu'à deux millions de livres. Alors, le commerce de la Russie avec la Chine doit s'élever à six millions.

Il n'étoit pas si considérable, lorsque Pierre I essaya d'établir, par la Tartarie indépendante, une communication entre la Sibérie et l'Inde. Ce grand prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan ; et il envoya en 1719 deux mille cinq cens hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette rivière.

Elle n'existoit plus. Ses eaux avoient été détournées et conduites par différens canaux dans le lac Arall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombrage des observations répétées qu'ils avoient vu faire. Un incident si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. On avoit perdu cet objet de vue, lorsque, vers l'an 1738, les habitans des deux Bucharies, connus sous le nom de Bucharsis, souhaitèrent eux-mêmes de négocier avec la Russie. Pour encourager ce desir inattendu, le fisc se relâcha d'une partie des droits énormes qu'il exige généralement. Orenbourg devint le théâtre de ce nouveau commerce. Les Tartares y portent de leur propre territoire ces belles touloupes de petits agneaux, dont on éventre les mères, pour avoir des peaux moirées, blanches et fines. Ils y portent différentes marchan-

dises qu'ils ont tirées de l'Indostan, et en particulier une assez grande quantité de diamans bruts. Ils y portent environ quatre cens quintaux d'excellente rhubarbe. Chaque quintal coûte 500 livres, et le collège du commerce le vend à-peu-près le double.

Il faut se former une idée moins avantageuse des liaisons de la Russie avec les Indes, par la mer Caspienne. Ce fut pourtant, dans les siècles les plus reculés, la voie par où l'Europe et l'Asie communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savans des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens et d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du tems d'Auguste, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitans de l'Inde auroient pu naviguer sur les mers germaniques. Mais étoit-il plus étrange de voir un

Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie? Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, et de-là pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique.

Il y eut, et dans tous les tems il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente; et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux; il desire de voir et de s'instruire. La soif des connoissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le desir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendroit que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorans et des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de

tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques - uns sans courage et sans vertus ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au - dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers et qu'ils vont cacher au pole ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse, et la fréquence des peines infamantes qui poussent le coupable d'une région où il seroit obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien, et regarder ses semblables en face.

Les Anglais n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du seizième siècle, et lié un commerce avec la Russie, qu'ils formèrent le projet de s'ouvrir, à la faveur du Volga et de la mer Caspienne, une route en Perse beaucoup plus facile et plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le

tour de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, pour se rendre dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse, que baigne la mer Caspienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les soies de Schirvan, du Manzéradan, et plus particuliérement celles du Ghilan, sont les meilleures de l'Orient, et pouvoient servir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglais n'étoit pas encore assez formé, pour surmonter les obstacles que devoit trouver une entreprise si vaste et si compliquée.

Ces difficultés n'effrayèrent pas quelques années après, un duc de Holstein, qui avoit établi dans ses états des fabriques de soie. Il vouloit en tirer les matières premières, de la Perse, où il envoya des ambas adeurs, dont il n'est resté que la relation de leur voyage.

Lorsque la France se fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ses ports les soies de la Perse par la Russie. La funeste passion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'autres, imaginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre I, guidé par son génie, par son expérience, et par les étrangers qui le servoient de leurs lumières, ne sentît à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, et de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'empire des Sophis, qu'il s'empara, en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ses conquêtes. Cependant la Russie ne se détermina à abandonner les provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglais, nommé Elton, forma en 1741, le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga et par la mer Caspienne des draps de son pays, dans la Perse, dans le Nord de l'Indostan, et dans une grande partie de la Tartarie. Par

une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, et les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Anglaise de Moscovie, et le ministère Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglais avoit-il ouvert la carrière, que Koulikan, auquel il falloit des instrumens hardis et actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, et à acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahison, révoqua, en 1746, tous les privilèges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remède à un si grand mal. La mort violente du tyran de la Perse, étoit bien plus propre à rassurer les esprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les états du Sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'étoit un préliminaire nécessaire pour ouvrir le commerce avec la Perse et avec les Indes ; mais il ne suffisoit pas pour le faire réussir. Les Arméniens opposoient au succès une barrière pres-

qu'insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons toutes formées de tems immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vastes spéculations: une telle nation ne pouvoit pas être aisément supplantée. La cour de Russie ne l'espéra pas. Aussi chercha-t-elle à grossir le nombre de ces habiles négocians, très-anciennement établis à Astracan. Le succès n'a pas couronné ses vues. On travaille à surmonter les obstacles qui l'ont empêché; et il faut beaucoup attendre du nouvel esprit qui paroît animer toute la Russie.

XX. *Etendue, gouvernement, population, revenus de la Russie.*

Cet empire qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, est devenu, avec le tems, le plus vaste de l'univers. Son étendue, d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, et d'environ huit cents du Sud au Nord.

A l'exception des provinces conquises au commencement du siècle sur les bords de la mer Baltique, qui ont conservé tous les droits dont elles jouissoient; de l'Ukraine, qui a ét

maintenue dans quelque-uns des siens ; de ces hordes errantes qu'il n'étoit pas possible d'assujettir à une police régulière ; toutes les autres parties de l'empire sont asservies à la même forme de gouvernement.

Sous ses loix arbitraires, vit dans l'ignorance un clergé autrefois redoutable, mais devenu docile depuis qu'on l'a dépouillé des possessions que la superstition lui avoit prodiguées et du million d'esclaves qui les exploitoit.

Vient ensuite un corps de noblesse qui tient dans ses mains la plupart des terres, et dans sa dépendance tous les malheureux qui les arrosent de leurs sueurs.

Après eux, marche la classe des hommes libres. Elle est si obscure, que l'Europe en a long-tems ignoré l'existence. On sait aujourd'hui qu'elle est composée de quelques étrangers, la plupart Allemands, que l'inquiétude a déterminés ou le bseoin réduits à chercher une nouvelle patrie ; de plusieurs nationaux heureux ou intelligens, dont on a successivement brisé les chaînes, et qui exercent dans les villes les arts et le commerce ; d'un petit nombre de cultivateurs, qui ont la disposition absolue des foibles héritages que leur ont transmis leurs pères. La propriété de

ces laboureurs, devient peu-à-peu la proie de quelque homme riche qui, par des avances intéressées, a favorisé leur paresse ou leurs profusions.

Enfin, la dernière classe de l'état, si l'on peut lui donner ce nom, ce sont les esclaves. Au commencement du seizième siècle, on n'en voyoit que peu, tous pris à la guerre. Les seigneurs possédoient alors des fiefs, et le peuple cultivoit des terres qui lui appartenoient. Un nouvel ordre de choses s'établit, après la conquête de Cazan et d'Astracan. Ces belles et fertiles provinces attiroient si puissamment les paysans Russes, que, pour arrêter une émigration qui devenoit générale, on publia en 1556, la loi rigoureuse qui les attachoit tous à la glèbe. A cette funeste époque, ils cessèrent d'avoir la propriété de leurs biens et de leur personne. Le joug s'est appesanti depuis, et l'espèce humaine a été de plus en plus dégradée.

C'est sans doute la raison qui a retardé ou anéanti la population dans toute l'étendue de l'empire. En 1755, il n'avoit que huit millions neuf cent soixante-cinq mille trois cent seize mâles. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, c'étoit dix-sept

millions neuf cent trente mille six cent trente-deux ames. On ajoutoit à ce nombre les douze mille habitans des provinces arrachées à la Suède, au commencement du siècle ; et il se trouvoit que la Russie avoit alors sous sa domination dix-neuf millions cent trente mille six cent trente-deux sujets; sans compter le clergé, la noblesse et l'armée. Si les guerres contre la Prusse, contre la Pologne, contre la Turquie; si les maladies épidémiques; si les rébellions ont occasionné depuis une diminution sensible dans la population ancienne ; les grandes acquisitions faites récemment dans la Lithuanie doivent avoir rempli le vuide formé par ces fléaux terribles.

Dans les états où les hommes ne sont pas multipliés, le revenu public ne sauroit être considérable. En argent, il n'étoit presque rien, lorsque Pierre I arriva au trône. Ce prince le fit monter à trente-cinq millions. Anne le porta à soixante, et Elisabeth à cent vingt. Il fut poussé plus loin durant la guerre contre les Turcs, mais pour redevenir, à la paix, ce qu'il avoit été avant les troubles. A cette époque, le fisc devoit aux Génois et aux Hollandais d'assez grandes sommes qui depuis ont été acquittées. Il devoit à la nation près de

de deux cent millions en billets de banque, pour lesquels il avoit hypothéqué une assez grande quantité de cuivre distribuée dans les différentes caisses de l'empire.

C'est une opinion généralement reçue que les peuples succombent sous le poids des taxes. Après même que le fardeau aura été beaucoup allégé, il le faudra alléger encore, si les arts ne se multiplient pas, si l'agriculture, en particulier, ne prend pas des accroissemens remarquables.

On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les contrées les plus septentrionales. Rien ne peut prospérer dans ces climats glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, avec des poissons, avec des bêtes fauves que se nourriront, que s'habilleront, que paieront leur tribut, les habitans dispersés de loin en loin, dans ce climat dur et sauvage.

A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes et en productions. Dans la plupart des provinces, il ne manque au laboureur que des outils moins imparfaits, de meilleures méthodes, et de plus grands moyens d'exploitation. Le progrès des lumières doit faire espérer que ces vices seront enfin corrigés. On portera une attention par-

ticulière sur l'Ukraine, l'une des plus fertiles contrées du monde connu. La Russie en tire la plupart de ses consommations, la plupart des objets de son commerce ; et elle n'en obtient pas la vingtième partie de ce qu'on pourroit lui demander.

On réussira d'autant plus facilement à exciter les travaux champêtres, que les Russes n'aiment pas le séjour des villes, qu'ils ont sous la main le fer, ce grand et inestimable mobile de l'agriculture. La nature l'a prodigué à la plupart des contrées de l'empire, et l'a donné à la Sibérie aussi parfait qu'à la Suède même. A l'extraction du fer, on ajoutera celle de ces précieux métaux, qui ont enflammé la cupidité de toutes les nations et de tous les siècles. Les mines d'argent, près d'Argun, sont connues très-anciennement ; et l'on a découvert depuis peu des mines d'argent et d'or dans le pays des Baskirs. Il est des peuples auxquels il conviendroit de condamner à l'oubli ces sources de richesse. Il n'en est pas ainsi de la Russie, où toutes les provinces intérieures sont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces signes de convention qui représentent toutes choses dans le commerce.

XXI. *Commerce général de la Russie.*

Celui que les Russes ont ouvert avec la Chine, avec la Perse, avec la Pologne, a principalement pour base les fourrures d'hermine, de zibeline, de loup blanc, de renard noir que fournit la Sibérie. Quoique le caprice des consommateurs ait porté la valeur de ces précieuses pelleteries au-delà de ce qu'on pouvoit espérer, le prix en augmente encore. On devroit étendre les liaisons à de nouveaux objets.

Les échanges de l'empire avec les états du Grand-Seigneur étoient comptés pour rien ou pour peu de chose. Ils ne tarderont pas à devenir considérables, si l'on sait profiter du droit acquis, par les derniers traités, de passer de la mer Noire dans la mer Méditerranée, et de la mer Méditerranée dans la mer Noire. Ce privilège qu'aucune nation n'avoit encore obtenu, qu'aucune nation n'a pu obtenir depuis, doit donner au commerce et à la navigation des Russes une extension, dont il seroit téméraire de fixer le terme.

Cependant, ce seroit toujours sur les côtes de la mer Baltique que se feroient les plus grands enlèvemens des productions du pays, puisqu'il est prouvé qu'il sort habituellement

un neuvième de plus en marchandises, par le seul port de Pétersbourg, que par les autres quarante-deux douanes de l'empire. En 1773, les exportations de la Russie, en comptant le droit de vingt-cinq pour cent que prend le souverain, s'élevèrent à 106,401,735 livres. Les importations, y compris le même droit, ne passèrent pas 66,544,005 livres. Par conséquent, la balance apparente fut de 39,557,830 livres. Nous avons dit la balance apparente. Il est connu, de tous ceux à qui ces matières sont familières, que les objets qui entrent dans le pays étant généralement d'un moindre volume que ce qui en sort, ils sont une occasion plus ordinaire de fraude.

Il n'est point d'état aussi heureusement situé que la Russie pour étendre son commerce. Presque toutes les rivières y sont navigables. Pierre I voulut que l'art secondât la nature, et que divers canaux joignissent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans sont achevés. Il en est qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même, dont on n'a fait que donner le plan. Tel est le grand projet de réunir la mer Caspienne au Pont-Euxin, en creusant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureusement, ces moyens qui rendent

si facile la circulation des denrées dans tout l'empire, et qui ouvrent une communication aisée avec toutes les parties du globe, sont devenus inutiles par des obstacles multipliés. Le gouvernement a levé une partie des gênes qu'opposoient des institutions vicieuses. Les entraves qui tiennent aux mœurs feront plus de résistance.

Pierre I voulut que les serfs, qui auroient en leur possession 2500 livres, eussent le droit de rompre leurs fers; à condition qu'eux et leurs descendans payeroient annuellement aux héritiers de leur aucien maître, ce qu'il exigeoit d'eux avant leur liberté. Ces nouveaux bourgeois, sans éducation et sans principes, devinrent la plupart marchands, portèrent dans leur nouvel état les vices qu'ils avoient contractés dans la servitude, et les transmirent à leur postérité. La génération actuelle se sent encore de son origine.

Les loix ne permettent pas aux négocians étrangers d'acheter les productions de l'empire ailleurs que dans les ports; et par la nature du gouvernement, les nationaux n'ont pas ou ne peuvent pas paroître avoir des capitaux assez considérables pour y former de grands magasins. C'est donc une nécessité

rement déchu de l'espoir de rien sauver de ce qui lui étoit dû.

Ces infidélités, ces déprédations n'ont pas empêché que le commerce de l'empire ne fît d'assez grands progrès. Ils auroient été plus rapides, plus considérables, si les avantages physiques naturels n'eussent été opiniâtrément combattus par des causes morales ou politiques; si un ministère séduit ou corrompu n'eut arrêté la concurrence, en favorisant l'Angleterre au préjudice des autres nations. Un meilleur esprit, dans cette partie intéressante d'administration, contribueroit beaucoup à la félicité publique. Voyons l'influence que peut y avoir l'armée.

XXII. *Forces militaires de la Russie.*

A l'élévation de Pierre I au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille strelits indisciplinés et féroces, qui n'avoient de courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le souverain qu'ils déposoient ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince cassa cette milice séditieuse, et parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe. Depuis la mort du réformateur de l'em-

pire, les troupes ont été encore perfectionnées et sur-tout multipliées. On les a vues s'élever successivement jusqu'à trois cents soixante-quinze mille quatre cents cinquante-sept hommes.

Malgré la valeur, le nombre, la discipline de ses troupes, la Russie est de toutes les puissances celle qui doit le plus ménager son sang. Le desir d'accroître un territoire, déjà trop étendu, ne doit pas l'entraîner loin de ses frontières, et la déterminer à des hostilités. Jamais elle ne parviendra à former un état contigu et serré, à devenir un peuple éclairé et florissant, à moins qu'elle n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut la forcer à s'écarter de cet heureux système.

Du côté du Nord, l'empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le seroit par des escadres ou des forteresses.

Un Bataillon et quelques pièces de campagne disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne,

ou dans l'immense désert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les séditions, l'ignorance et l'indiscipline, tous les genres de corruption qui dégradent un peuple, ébranloient depuis un siècle l'empire Ottoman. La Russie a surpris les Turcs dans cet état de dégradation, et les a affoiblis encore. Elle a rompu les liens qui attachoient les Tartares à cette domination; et en se faisant céder quelques forts, quelques rades dans la Crimée, s'est assuré à elle-même la faculté de mouvoir, au gré de sa politique, cette cavalerie infatigable, destructive et féroce.

Que peut craindre, à l'Occident, la Russie des Polonais qui n'ont jamais eu, ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, et qui ont été dépouillés depuis peu de la moitié de leur territoire ?

La Suède perdit au commencement du siècle, celles de ses conquêtes qui lui donnoient des forces et de la richesse. Ce que sa nouvelle constitution pourra lui rendre d'énergie, n'en fera jamais une puissance redoutable. Loin d'être en état de s'agrandir aux dépens des Russes, elle aura toujours à craindre de se voir dépouiller par eux de ce qui lui reste de la Finlande.

Il seroit possible que la faute qu'a faite la cour de Pétersbourg, en rapprochant le territoire Prussien de ses possessions, occasionnât un jour des hostilités. Des circonstances favorables détermineront peut-être ce nouveau voisin à faire valoir les prétentions des chevaliers Teutons sur la Livonie; et alors le sang des Russes et des Prussiens teindroit les eaux de la Baltique, et se mêleroit sous les murs de Riga. Cependant l'ambition du Brandebourg sera habituellement trop contrariée du côté de l'Allemagne, pour qu'elle puisse beaucoup alarmer le Nord.

On voit, par ces observations, que l'empire pourroit beaucoup diminuer ses forces de terre, si leur destination unique étoit de garantir ses provinces de l'invasion : mais comme leur principal emploi est de retenir sous le joug des peuples toujours mécontens d'un gouvernement oppresseur, il n'est pas aisé de déterminer à quel point elles devroient être réduites. La marine doit être envisagée sous un autre point de vue.

Les foibles relations de la Russie avec le reste de l'Europe s'entretenoient uniquement par terre, lorsque les Anglais, cherchant un passage par les mers du Nord pour arriver aux

Indes Orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arrivèrent à Moscou, et y jettèrent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Russie, quand Pierre I entreprit d'attirer, dans la mer Baltique, les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, et de procurer aux productions de son empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son esprit de création le porta bientôt plus loin; et il eut l'ambition de devenir une puissance maritime.

Cependant ses premiers soins se bornèrent à faire construire des bâtimens propres à la défense de ses côtes, à l'attaque des côtes voisines. Ce sont des galères de différentes grandeurs, dont quelques-unes sont disposées pour la cavalerie, et un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce sont des soldats, tous instruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement, ni dépense à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, et le débarquement se fait où l'on est le moins attendu.

La descente exécutée, les troupes tirent les galères à terre, et en forment un camp re-

tranché. Une partie de l'armée est chargée de sa garde; le reste se répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on se rembarque pour recommencer ailleurs le ravage et la destruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens!

Cet heureux essai enhardit le réformateur de la Russie à vouloir de grands vaisseaux; et ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer, sont violemment poussés par l'impétuosité de la Neva, sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un tems fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pourrissent vîte. L'expédition des escadres est retardée plus longtems qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'Est, et les vents d'Ouest règnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt, qu'après avoir passé, avec de grands dangers un bas-fonds qui se trouve au milieu du fleuve. Si

Si Pierre I n'avoit eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt et Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, et que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auroient-elles convaincu qu'il n'étoit pas encore tems d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré par la raison et par l'expérience, qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est de toutes les nations de l'Europe, celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume et la quantité de ses productions appelleroient à une navigation plus vive et plus étendue. Cet empire n'avoit pas pourtant un seul bâtiment à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui auroit connu la marche naturelle des choses, auroit donc tourné ses premiers regards vers une navigation commerçante. Cet ordre politique fut interverti ; et les successeurs de

Pierre I ne se sont jamais écartés de ce mauvais système. Nul d'entr'eux n'a pensé à surmonter les obstacles que des institutions vicieuses opposoient à des expéditions mercantiles, qui auroient formé de bons équipages. Tous se sont bornés à maintenir, à multiplier des escadres, qui ne peuvent avoir ni instruction, ni expérience. Au tems où nous écrivons, cette marine inutilement ruineuse, est formée sur la Baltique par trente vaisseaux de ligne et vingt-une frégates; dans les mers d'Azof, par onze bâtimens de guerre tirant à peine onze pieds d'eau; et aux embouchures du Danube, par sept à huit grandes barques armées d'assez gros canons. Il conviendroit de réformer la plus grande partie de ces forces, jusqu'à ce qu'on eût préparé les moyens de les rendre utiles.

XXIII. *Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourroit employer pour les surmonter.*

Les changemens que nous nous sommes permis d'indiquer, sont indispensables pour rendre la Russie florissante, mais ne sauroient suffire. Pour donner à cette prospérité quelque consistance, il faudroit donner de la stabilité à

l'ordre de la succession. La couronne de cet empire fut long-tems héréditaire. Pierre I la rendit patrimoniale. Elle est devenue comme élective à la dernière révolution. Cependant, toute nation veut savoir à quel titre on lui commande ; et le titre qui la frappe le plus est celui de la naissance. Otez aux regards de la multitude ce signe visible, et vous remplirez les états de révoltes et de dissensions.

Mais il ne suffit pas d'offrir aux peuples un souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître. Il faut que ce souverain les rende heureux ; ce qui est impossible en Russie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'esclavage, quelque sens qu'on veuille donner à cette expression, est l'état dans lequel est tombée toute la nation. Parmi les sujets, qu'on regarde comme libres dans cet empire, il n'en est aucun qui ait la sûreté morale de sa personne, la propriété constante de ses biens, une liberté qu'il ne puisse perdre que dans des cas prévus et déterminés par la loi.

Sous un tel gouvernement, il ne sauroit exister de lien entre les membres et leur chef. S'il est toujours redoutable pour eux, toujours ils sont redoutables pour lui. La force publique, dont il abuse pour les écraser, n'est que le

produit des forces particulières de ceux qu'il opprime. Le désespoir ou un sentiment plus noble peuvent, à chaque instant, les tourner contre lui.

Le respect qu'on doit à la mémoire de Pierre I, ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un état bien constitué. Il étoit né avec du génie. On lui inspira l'amour de la gloire. Cette passion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, opposoient à ses entreprises. Avec ses vertus et les étrangers qu'il appella à lui, il réussit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit plusieurs réglemens nécessaires pour le succès de ses hardis projets : mais quoique la renommée lui ait prodigué de toutes parts le sublime titre de législateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractère féroce. On ne le vit pas s'élever jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle. Après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude et dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme ; il l'aggrava peut-être, et

laissa à ses successeurs cette idée atroce et destructive, que les sujets ne sont rien et que le souverain est tout.

Depuis sa mort, ce mauvais esprit s'est perpétué. On n'a pas voulu voir que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée; et que le crime de la force est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Ainsi l'a pensé Catherine II. A peine cette célèbre princesse avoit pris les rênes du gouvernement, qu'il se répandit de tous côtés qu'elle vouloit régner sur des hommes libres. Au moment où ses intentions commençoient à transpirer, plus de cent mille serfs se disposèrent à la révolte contre leurs maîtres. Plusieurs des seigneurs, qui habitoient leurs terres, furent massacrés. Cette agitation, dont les suites pouvoient bouleverser l'état, fit comprendre qu'il falloit apprivoiser les ours avant de briser leurs chaînes, et que de bonnes loix et des lumières devoient précéder la liberté.

Aussi-tôt est conçu un projet de législation; et l'on veut que ce code soit approuvé par les peuples eux-mêmes, pour qu'ils le respectent

et le chérissent comme leur ouvrage. *Mes enfans*, dit la souveraine aux députés de ses vastes états : *Mes enfans, pesez avec moi l'intérêt de la nation ; formons ensemble un corps de loix qui établisse solidement la félicité publique.*

Catherine pensa ensuite à former des hommes ; et ce fut un mot hardi et d'une vérité frappante, adressé à Pierre I, qui dirigea son plan. Ce prince se promettoit le plus grand succès du retour des jeunes gens qu'il avoit envoyés puiser des lumières dans les contrées les plus éclairées de l'Europe. Son bouffon, qui l'écoutoit, plia, le plus fortement qu'il put, une feuille de papier, la lui présenta, et le défia d'effacer ce pli. Mais s'il n'étoit pas possible d'amender le Russe barbare, comment espérer d'amender le Russe corrompu ? S'il n'étoit pas possible de donner des mœurs à un peuple qui n'en avoit point : comment espérer d'en donner à un peuple qui n'en a que de mauvaises ? Ces considérations déterminèrent Catherine à abandonner à elle-même la génération actuelle, pour ne s'occuper que des races futures.

Par ses soins se sont élevées des écoles, où la jeune noblesse des deux sexes est instruite dans les sciences utiles, dans les arts agréables.

Les sages, qui ont vu de près ces institutions, y ont blâmé trop de frivolité ou trop de faste : mais la réflexion et l'expérience corrigeront, un peu plutôt, un peu plus tard, ce qu'elles peuvent avoir de défectueux.

D'autres établissemens, peut-être encore plus nécessaires, ont été formés en faveur du peuple. C'est là que de jeunes garçons, que de jeunes filles reçoivent séparément, pendant quinze ans, tous les genres d'instruction convenables aux emplois et aux métiers qu'ils doivent exercer. Lorsque les vertus sociales auront jetté de profondes racines dans leur cœur ; lorsqu'on y aura gravé que l'honneur est la plus noble récompense d'une ame honnête, que la honte en est le plus redoutable châtiment, ces élèves, nés dans l'esclavage, n'auront plus de maître et seront citoyens dans toute l'étendue du terme. Les bons principes, dont on les aura nourris, se répandront, avec le tems, du centre de l'empire aux provinces les plus reculées ; et avec les mœurs, qui en découlent nécessairement, s'étendra une liberté bien ordonnée, d'où doit résulter le bonheur de la nation, sous le joug facile des loix.

Pour accélérer les progrès, toujours trop lents, d'une sage législation, d'une bonne

éducation, il faudroit peut-être choisir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maisons, les pourvoir de toutes les choses nécessaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudroit appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'asyle qu'on leur auroit préparé, leur assurer une subsistance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudroit accorder la tolérance à toutes les religions, et par conséquent permettre des cultes particuliers et domestiques, et n'en pas permettre de publics.

C'est de-là que le levain de la liberté s'étendroit dans tout l'empire : les pays voisins verroient le bonheur de ces colons, et ils voudroient être heureux comme eux. Jetté chez des sauvages, je ne leur dirois pas, construisez une cabane qui vous assure une retraite contre l'inclémence des saisons; ils se moqueroient de moi : mais je la bâtirois. Le tems rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance; le sauvage le verroit, et l'année suivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple esclave, sois libre; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, et il la desireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premières dépenses que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejetter sur les survivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient sans l'avoir acquittée. Cette politique seroit aussi fausse qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don sa personne, ses forces, ses talens, sa vie, ne vous gratifie-t-il pas assez ? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait ? Lorsqu'il sera opulent, alors vous le traiterez comme votre sujet : encore attendrez-vous la troisième ou quatrième génération, si vous voulez que votre projet prospère, et amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le tems de connoître les avantages.

Ce plan est, à peu de chose près, celui qu'adopta Catherine, à son avénement au trône. Quarante mille Allemands, séduits par les avantages immenses qu'on leur offroit, prirent en 1764 et en 1765 la route de la Russie, où ils ne trouvèrent que l'esclavage, la misère, la mort; et où le peu qui a échappé à ces calamités languit dans l'attente d'une fin prochaine. Le bien qu'on se proposoit a été beaucoup retardé par ce crime de l'hu-

manité, par ce crime de la politique : mais il y faut encore tendre par tous les moyens possibles.

Dans ce nouvel ordre de personnes et de choses, où les intérêts du monarque ne seront plus que ceux de ses sujets, il faudra, pour donner des forces à la Russie, tempérer l'éclat de sa gloire ; sacrifier l'influence qu'elle a prise dans les affaires générales de l'Europe ; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce ; transporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'est de ce centre de la domination, qu'un souverain sage, jugeant avec connoissance des besoins et des ressources, pourra travailler efficacement à lier entr'elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantissement de tous les genres d'esclavage, il sortira un tiers état, sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumières.

Jusqu'à cette époque, la cour de Russie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appellant des hommes célèbres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangères périssent dans nos serres. Inutilement

on formera des écoles et des académies à Pétersbourg ; inutilement on enverra à Paris et à Rome des élèves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leurs voyages, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jetter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout, il faut commencer par le commencement ; et le commencement est de mettre en vigueur les arts méchaniques et les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, et vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature ; et alors vous aurez des poëtes, des philosophes, des orateurs, des statuaires et des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens, et ils les achèteront. Tant qu'on est dans le besoin, on travaille ; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse ; avec la paresse l'ennui : et par-tout, les beaux arts sont les enfans du génie, de la paresse et de l'ennui.

Etudiez les progrès de la société, et vous

verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands ; ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entr'eux, et voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent, et que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur et au soldat, vous faites un métier pénible et laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danses et nos chansons. Voilà le troubadour et l'homme de lettres. Avec le tems, cet homme de lettres s'est ligué, tantôt avec le chef, contre les peuples, et il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple, contre le tyran, et il a chanté la liberté. Dans l'un et l'autre cas, il est devenu un citoyen important.

Suivez la marche constante de la nature ; aussi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts et vos dépenses s'épuiser sans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez presqu'au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, et vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police in-

digène, dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, et cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'est que les sciences et les arts nés sur votre sol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, et que vous serez des originaux; au lieu que si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, et vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'est permis de tracer de la Russie, pourra paroître un hors-d'œuvre: mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puissance qui, depuis quelques années, joue un rôle si fier et si éclatant. Il faut parler maintenant des liaisons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

XXIV. *Commerce de la Chine avec les régions voisines.*

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ses productions, l'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouve-

ment et d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas, faux et trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur, aux monnoies d'or et d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des espèces de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite, la cour paya les magistrats et l'armée, partie en cuivre et partie en papier. Les esprits se révoltèrent contre une innovation si dangereuse, et il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois siècles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractère intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-tems très-peu de chose. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on désira, plus qu'on n'avoit fait, de fréquenter les ports voisins; et le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la nation. Les expéditions qui, jusqu'alors, n'avoient été permises que par la tolérance intéressée des commandans des provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple dont la sagesse étoit célèbre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandises qu'il pouvoit fournir; et son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été sûrement plusieurs fois conquise par eux, et qu'on a vue, tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois, dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, et prennent en échange, des toiles de chanvre et de coton, et du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils paient avec des moutons, des bœufs, des fourrures et sur-tout du ginseng. Cette plante croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille. On la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Alors, elle a quelque ressemblance avec les parties inférieures de l'homme, d'où lui viennent les noms de ginseng à la Chine, et de garent-oguen chez les Iroquois.

La tige, qui se renouvelle tous les ans, laisse, en tombant, une impression sur le collet de la racine, de sorte qu'on connoît l'âge de la plante par le nombre des impressions, et son âge en augmente le prix. Cette tige basse, simple, garnie seulement de deux ou trois feuilles divisées en cinq folioles, se termine en une petite ombelle de fleurs. Les fleurs sont composées de cinq pétales et autant d'étamines portées sur un pistil, qui, recouvert de son calice, devient un petit fruit charnu, rempli de deux ou trois petites semences. Il avorte dans quelques fleurs.

La racine du ginseng a plusieurs vertus,

dont les plus reconnues sont de fortifier l'estomac et de purifier le sang. On lui donne de la transparence par un procédé à-peu-près pareil à celui que les Orientaux employoient pour le salep. Ce ginseng préparé est si précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher.

Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne pour le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, et réduits par conséquent à s'en passer.

On a déjà fait connoître le commerce des Chinois avec les Russes. Il deviendra considérable, si les deux gouvernemens cessent d'opprimer un jour leurs négocians.

Celui que l'empire a ouvert avec les habitans de la petite Bucharie se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps en échange des grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens ou dans leurs rivières. Ces liaisons, ac-

tuellement languissantes, ne prendront un grand accroissement que lorsqu'on aura instruit ces barbares dans l'art d'exploiter les mines, dont leurs montagnes sont remplies.

La Chine est séparée des états du Mogol et des autres contrées de l'Inde par des sables mouvans ou par des rochers entassés qui rendent impraticable toute communication avec ces régions si riches. Aussi n'ajoutent-elles rien au foible commerce que cette nation fait annuellement par terre. Celui que la mer lui ouvre est plus considérable.

L'empire ne confie guère à l'Océan que du thé, des soieries et des porcelaines. Au Japon, ces objets sont payés avec de l'or et du cuivre; aux Philippines, avec des piastres; à Batavia, avec des épiceries; à Siam, avec des bois de teinture et des vernis; au Tonquin avec des soies grossières; à la Cochinchine, avec de l'or et du sucre. Les retours ne passent pas trente-cinq ou quarante millions, quoique les Chinois doublent leurs capitaux dans ce commerce. Dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, ils ont pour agens ou pour associés les descendans de ceux de leurs concitoyens qui se refusèrent au joug des Tartares.

Ces liaisons, qui d'un côté se terminent au Japon et de l'autre aux détroits de Malaca et de la Sonde, auroient acquis vraisemblablement plus d'extension, si les constructeurs Chinois, moins asservis aux anciens usages, avoient daigné s'instruire à l'école des navigateurs Européens.

On imagineroit sans peine que ce dédain d'un peuple pour les connoissances d'un autre peuple est un des principaux caractères de la barbarie, ou peut-être même de l'état sauvage. Cependant, il est aussi le vice d'une nation policée. Un sot orgueil lui persuade qu'elle sait tout, ou que la chose qu'elle ignore ne vaut pas la peine d'être apprise. Elle ne fait aucun progrès dans les sciences; et ses arts persistent dans une médiocrité dont ils ne se tireront que par un hasard que le tems peut amener ou ne pas amener. Il en est alors d'une contrée comme d'un cloître; et c'est une image très-juste de la Chine que la lumière environne, sans pouvoir y percer : comme s'il n'y avoit aucun moyen d'en bannir l'ignorance, sans y laisser entrer la corruption. Où en seroient les nations de l'Europe, si infectées d'une vanité masquée de quelque préjugé, elles ne s'étoient éclairées réciproquement ?

Celle-ci doit à celle-là le germe de la liberté; l'une et l'autre à une troisième, les vrais principes du commerce; et cette espèce d'échange est bien d'une autre importance pour leur bonheur que celui de leurs denrées.

XXV. *Commerce des Européens avec la Chine.*

Les premiers Européens, que leur inquiétude poussa vers les côtes de la Chine, furent admis indistinctement dans toutes les rades de l'empire. Leur extrême familiarité avec les femmes; leurs violences avec les hommes; des actes répétés de hauteur et d'indiscrétion, les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de ces côtes étendues.

Leurs navires remontèrent d'abord jusqu'aux murs de cette cité célèbre, située à quinze lieues de l'embouchure du Tygre. Peu-à-peu, le port se combla, au point de n'offrir que douze à treize pieds d'eau. Alors nos bâtimens, qui de jour en jour avoient acquis plus de grandeur, furent forcés de s'arrêter à Hoang-pou, à trois milles de la place. C'est une assez bonne rade, formée par deux petites îles. Des circonstances particulières firent accorder, en 1745, aux Français la liberté d'é-

tablir leurs magasins dans celle de Wampou, qui est salubre et peuplée ; mais les nations rivales sont toujours réduites à faire leurs opérations dans l'autre absolument déserte, et singulièrement mal-saine après que le riz y a été coupé.

Pendant les cinq ou six mois que les équipages des navires Européens se morfondent ou périssent à Hoang-pou, les agens du commerce font leurs ventes et leurs achats à Canton. Lorsque ces étrangers commencèrent à fréquenter ce grand marché, on les fit jouir de toute la liberté que comportoit le maintien des loix. Bientôt ils se lassèrent de la circonspection nécessaire dans un gouvernement rempli de formalités. En punition de leurs imprudences, tout accès direct chez le dépositaire de l'autorité publique leur fut fermé, et ils furent tous réunis dans un seul quartier. Le magistrat ne permit une autre demeure qu'à ceux dont un hôte accrédité garantissoit les mœurs et la conduite. Ces liens furent encore resserrés en 1760. La cour avertie par les Anglais, des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des commissaires qui se laissèrent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les

Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilège exclusif. Ce monopole a depuis un peu diminué ; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés de nos liaisons avec la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, des porcelaines, des soies, des soieries, du vernis, du papier, de la rhubarbe et quelques autres objets moins importans.

XXVI. *Quelles sont les connoissances qu'on a sur le thé que les Européens achètent à la Chine.*

Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut de cinq ou six pieds, commun à la Chine et au Japon. Il se plaît dans les lieux escarpés. On le trouve plus souvent sur le penchant des collines et le long des rivières. Les Chinois en sèment des champs entiers ; les Japonois se contentent d'en garnir les lisières de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de sept ans à sa plus grande hauteur. On coupe alors la tige, pour obtenir de nouveaux rejettons, dont chacun donne à-peu-près autant de feuilles qu'un arbrisseau entier.

Ces feuilles, la seule partie qu'on estime dans le thé, sont alternes, ovales, aiguës, lisses, dentelées dans leur contour et d'un vert foncé. Les plus jeunes sont tendres et minces. Elles deviennent plus fermes et plus épaisses en vieillissant. A leur base, se trouvent des fleurs isolées, qui ont un calice à cinq ou six divisions, autant de pétales blancs, souvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour d'un pistil. Celui-ci se change en une capsule ligneuse, arrondie, à trois côtes et trois loges remplies chacune d'une semence sphérique ou de plusieurs semences anguleuses.

Outre ce thé, connu sous le nom de thé bouy, on peut distinguer deux autres espèces bien caractérisées. L'une est le thé vert, dont la fleur est composée de neuf pétales ; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, et garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'espèces. Des trois, dont il a été fait mention, la première est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des provinces de la Chine : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout, quoique par-tout on ait l'atten-

tion de le placer au Midi et dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est fort supérieur à celui qui sort des terres légères, et plus supérieur encore à celui qu'on trouve sur les terres jaunes. De-là les variétés que l'on qualifie improprement du nom d'espèces.

La différence des terrains n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé. Les saisons où la feuille est ramassée y influent encore davantage.

La première récolte se fait sur la fin de février. Les feuilles, alors petites, tendres et délicates, forment ce qu'on appelle le *fickits-jaa* ou thé impérial, parce qu'il sert principalement à l'usage de la cour et des gens en place. Les feuilles de la seconde récolte, qui est au commencement d'avril, sont plus grandes et plus développées; mais de moindre qualité que les premières. Elle donnent le *toots-jaa* ou le thé Chinois que les marchands distinguent en plusieurs sortes. Enfin, les feuilles cueillies au mois de juin et parvenues à leur entière croissance donnent le *bants-jaa*, ou le thé grossier, réservé pour le peuple.

Un troisième moyen de multiplier les variétés du thé consiste dans la différente manière de le préparer. Les Japonois, au rapport de Kœmpfer,

Kœmpfer, ont des bâtimens particuliers qui contiennent une suite de petits fourneaux couverts chacun d'une platine de fer ou de cuivre. Lorsqu'elle est échauffée, on la charge de feuilles qui auparavant ont été plongées dans l'eau chaude ou exposées à sa vapeur. On les remue avec vivacité jusqu'à ce qu'elles aient acquis un degré de chaleur suffisant. On les verse ensuite sur des nattes et on les roule entre les mains. Ces procédés répétés deux ou trois fois, absorbent toute l'humidité. Au bout de deux ou trois mois, ils sont réitérés, sur-tout pour le thé impérial, qui devant être employé en poudre, demande une dessication plus complette. Ce thé précieux se conserve dans des vases de porcelaine; celui de moindre qualité dans des pots de terre; le plus grossier dans des corbeilles de paille. La préparation de ce dernier n'exige pas tant de précautions. On le dessèche, à l'air libre. Outre ces thés, il en est d'autres que l'on apporte en gâteaux, en boules, en petits paquets liés avec de la soie. On en fait aussi des extraits.

La pratique des Chinois sur la culture, la récolte et la préparation du thé est moins connue: mais il ne paroît pas qu'elle s'éloigne

de celle des Japonois. On a prétendu qu'ils ajoutoient à leur thé quelque teinture végétale. On a encore attribué, mais sans raison, sa couleur verte à un mélange de couperose ou à l'action de la platine de cuivre sur laquelle la feuille a été desséchée.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur empire, les eaux sont mal-saines et de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eût un succès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On se persuada que c'étoit un excellent dissolvant, qui purifioit le sang, qui fortifioit la tête et l'estomac, qui facilitoit la digestion et la transpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine se formèrent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquèrent leur enthousiasme, et cet enthousiasme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe et de l'Amérique, dans les contrées où l'air est grossier et chargé de vapeurs.

Quelle que soit en général la force des pré-

jugés, on ne peut guère douter que le thé ne produise quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus universellement adopté l'usage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce qu'il est à la Chine même. On sait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi et le mieux soigné. On sait qu'ils mêlent souvent au thé qui sort de l'empire d'autres feuilles, qui, quoique ressemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On sait que la grande exportation du thé, les a rendus moins difficiles sur le choix du terrain, et moins exacts pour les préparations. Notre manière de le prendre, se joint à ces négligences, à ces infidélités.

Nous le buvons trop chaud et trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de sucre, souvent des odeurs, et quelquefois des liqueurs nuisibles. Indépendamment de ces considérations, le long trajet qu'il fait par mer suffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ses sels bienfaisans.

On ne pourra juger définitivement du thé, que lorsqu'il aura été naturalisé dans nos climats. On commençoit à désespérer du succès, quoique les expériences n'eussent été tentées

qu'avec des graines qui étant d'une nature très-huileuse sont sujettes à rancir. M. Linné, le plus célèbre botaniste de l'Europe, reçut enfin cet arbrisseau germant, et il parvint à le conserver hors des serres, en Suéde même. Quelques pieds ont été depuis portés dans la Grande-Bretagne, où ils vivent, fleurissent et se multiplient en plein air. La France s'en est aussi procuré ; et ils réussiroient vraisemblablement dans les provinces méridionales de ce royaume. Ce sera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement autant perdre à changer de sol qu'à moisir dans la longue traversée qu'elle est obligée de faire. Il n'y a pas long-tems que nous étions tout aussi éloignés du secret de faire de la porcelaine.

XXVII. *Origine ; nature et propriétés de la porcelaine que les Européens achètent à la Chine.*

Il existoit il y a quelques années dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vase cru Égyptien, qui, dans des essais faits avec beaucoup de soins et d'intelligence, se trouvèrent être de porcelaine non couverte. Si ce savant ne s'est pas mépris

ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déja connu dans les beaux tems de l'ancienne Égypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des tems.

Sans entrer dans le système de ceux qui veulent donner à l'Égypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences et d'arts de toute espèce, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur ; qui sait si ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siècles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphère, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, et formés en corps de nations séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Égypte? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes et des déserts? Ces conjectures sont d'autant moins étrangères à l'histoire du commerce, que celle-

ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumières sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, et de ses inventions de toute espèce.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme. C'est la propreté du luxe, qui vaut mieux que sa richesse.

La porcelaine est une espèce de poterie, ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins blanche, plus ou moins solide, plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement essentielle, qu'il n'y en ait beaucoup et de fort belle sans cette propriété.

La porcelaine est couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'est autre chose qu'une couche de verre fondu et glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-transparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui constitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espèce de vernis, se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinsèque de l'autre : mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, sa matière est prise immédiatement dans les substances de la terre même, sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition, pas même dans sa couverte, qui doit se faire avec des matières aussi simples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine et communément la plus solide, sera celle qui sera faite avec le moins de matières différentes; c'est-à-dire, avec une pierre vitrifiable, et une belle argile blanche et pure. C'est de cette dernière terre que dépend la solidité et la consistance de la porcelaine et de toute la poterie en général.

Les connoisseurs divisent en six classes la porcelaine qui nous vient d'Asie: la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon chiné et la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractère bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paroît être la

plus ancienne, et celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en est toujours fort grise, et la couverte en est gercée en mille manières. Cette gerçure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit. De-là vient que cette porcelaine n'est presque point transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, et qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerçures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite et sa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette espèce de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien est certainement d'une grande beauté; soit qu'on s'en tienne à l'éclat de sa couverte, soit qu'on examine le biscuit. Cette porcelaine est précieuse, assez rare et de peu d'usage. Sa pâte paroît très-courte, et on n'en a pu faire que de petits vases, ou des figures, et des magots dont la forme se prête à son défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroisse certain qu'il s'en fait de très-belle de la même espèce à la Chine.

Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crême précisément, l'autre qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui semble annoncer plus de transparence. En effet la couverte semble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à Saint-Cloud, et il en est sorti des pièces qui paroissoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, et qu'elles ne pouvoien pas soutenir le parallèle.

Il est plus difficile qu'on ne pense, de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoisseur que nous avons consulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon, a une couverte plus blanche et moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins et les fleurs y sont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pièces de porcelaine qui ont

plus d'éclat et moins de solidité que les leurs, et qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'usage, parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine, tout ce qui est couvert d'un vernis coloré, soit en vert céladon, soit en couleur bleuâtre, soit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon, nous est venu, ou nous vient, par la voie des Hollandais, les seuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'aient choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un et l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon et celle de la Chine, seroit fausse au fond, et n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, et les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus

fiée, plus grasse; son grain plus fin, plus serré; et on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge et en vert de cuivre. Elle est fort grossière, fort massive, et d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espèce qui est truitée. Le grain en est souvent sec et gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une et l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, et les pièces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le tems et l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, et les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure et très-solide. Les pièces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pièces d'une hauteur, d'un diamètre con-

sidérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espèce, et qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, et la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, et leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement, ensorte que la main de l'ouvrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que sur une excellente argile. Les porcelaines de cette espèce varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main-d'œuvre et pour le prix.

Une cinquième espèce de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de Japon chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espèce de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle est d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-transparence : car les couvertures de la Chine ne sont jamais tout-à-fait transparentes.

Les couleurs s'appliquent en général de la même manière sur toutes les porcelaines de la

la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La première, la plus solide de ces couleurs, est le bleu qu'on retire du safre, qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud sur tous les vases, avant de leur donner la couverte et de les mettre au four; ensorte que la couverte qu'on met ensuite par-dessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, et même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, et ont besoin d'être unies préalablement avec une matière saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une manière particulière et assez familière aux Chinois de peindre la porcelaine, c'est de colorer la couverte toute entière. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus, ni dessous la couverte, mais on la mêle et on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce genre. De quelque manière que les couleurs soient appliquées, elles se tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales et du cuivre. Celle de cuivre est très-délicate et demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé se font à Kingtoching, bourgade immense de la province de Kiansi. Elles y occupent cinq cents fours et un million d'hommes. On a essayé à Pékin et dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter ; et les expériences ont été malheureuses par-tout, malgré la précaution qu'on avoit prise de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matières. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton, où on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue et facile ; mais en général les couleurs, le bleu sur-tout et le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon et de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en bosse, et sont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que sur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos négocians, sortent de cette manufacture, moins estimée à la Chine que ne le sont dans nos contrées celles de faïence.

Nous avons cherché à naturaliser parmi

nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée plus heureusement que les autres états. Sa porcelaine est de la vraie porcelaine, et vraisemblablement composée de matières fort simples, quoique dépendantes sûrement d'une combinaison plus recherchée que celle de l'Asie. Cette combinaison particulière, et la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition, doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule et même espèce de pâte, on a pensé, avec assez de vraisemblance, que les Saxons ne possèdent que leur secret, et n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie et le grain de la porcelaine de Saxe, et celles de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroissent faites par une combinaison à-peu-près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide et plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-tems que différentes couvertes des porcelaines de la Chine. Ses couleurs jouent

agréablement et ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont, ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, sans être noyées et glacées, comme la plupart de celles de Sèvre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On sait qu'elles ne sont faites, ainsi que celle d'Angleterre, qu'avec des frittes, c'est-à-dire, avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fusion, en y joignant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi sont-elles plus vitreuses, plus fusibles, moins solides et plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sèvre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes, et dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décèle le plomb dont elle est chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des dessinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pièces, qu'elles seront précieuses pour la postérité : mais en elle-même, elle ne sera jamais qu'un objet de goût, de luxe et de dépense. Les supports seront une des principales causes de sa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée : elle a pour lors, de la molesse, et pourroit être maniée comme le fer lorsqu'il est embrâsé. On n'en conçoit point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pièces qui sont tournées ont plus d'épaisseur et de saillie d'un côté que de l'autre, aussitôt le fort emporte le foible ; elles fléchissent de ce côté, et la pièce est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine, faits de la même pâte, de différentes formes qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui font plus de saillie et courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matière dont on fait les supports puisse se retraire aussi ; mais encore que sa retraite ne soit ni plus, ni moins grande que celle de la pièce qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu, et susceptible de vitrification, plus elle a besoin

de support. C'est par cet inconvénient que péche essentiellement la porcelaine de Sèvre, dont la pâte est d'ailleurs fort chère, et qui en consomme souvent plus en support, qu'il n'en entre dans la pièce de porcelaine même. La nécessité de ce moyen dispendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même tems que la porcelaine, qui est obligée par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine et celles qui lui ressemblent, étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, et se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de tems, de soins et de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Asie sur les nôtres, en disant que ces dernières résistent moins au feu que celle qui leur a servi de modèle, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, et que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'est plus faux que cette assertion prise dans toute son étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine qui résistent autant au feu que celle de Saxe.

Elles se déforment même et se bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauraguais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de chose. La porcelaine n'est pas faite pour retourner dans les fours dont elle est sortie. Elle n'est pas destinée à essuyer un feu de réverbère.

C'est par la solidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement sur celles d'Europe ; c'est par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement et avec moins de risque, de souffrir sans danger l'impression subite des liqueurs froides ou bouillantes , c'est par la facilité qu'elles offrent de les cuire et de les travailler : avantage incomparable, qui fait qu'on en fabrique sans peine, des pièces de toute grandeur, qu'on la cuit avec moins de risque, qu'elle est à meilleur marché d'un usage universel, et qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes , c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets et mille autres ustensiles de ce genre , qui sont d'une utilité journalière dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-tems au feu : mais , ce qui est bien plus précieux , ils ne commu-

niquent rien aux verres et aux matières qu'on y fait fondre. Leur matière est si pure, si blanche, si compacte et si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement et ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il est certain que M. le comte de Lauraguais, qui a cherché longtems le secret de la porcelaine de la Chine, est parvenu à en faire qui lui ressemble. Ses matériaux ont le même caractère ; et s'ils ne sont pas exactement de la même espèce, ils sont au moins des espèces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire sa pâte longue ou courte, et employer à son choix, son procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne cède en rien à celle des Chinois, pour la facilité à se tourner, à se modeler, et lui est supérieure par la solidité de sa couverte, peut-être aussi par son aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même finesse, la même blancheur du grain, nous nous passerons aisément de la porcelaine de la Chine.

Tandis que des obstacles, qui ne nous sont pas connus, réduisoient la découverte de M. de Lauraguais à des simples essais, la manufacture de Sèvre abandonnoit peu-à-peu sa

pâte de frite, pour lui en substituer une autre faite avec une terre d'une extrême blancheur, trouvée dans le Limousin. La nouvelle est beaucoup plus solide que l'ancienne, la mie en est plus belle, le grain plus agréable, la transparence moins vitreuse. On lui applique une couverte d'une plus grande beauté. En changeant ainsi sa composition, cette manufacture s'est rapprochée de la nature de la vraie porcelaine, et a simplifié ses procédés.

Cependant, comme la terre dont on se sert à Sèvre est fort courte, et que la partie argileuse qui peut seule donner du liant, de la facilité pour le travail, de la solidité dans la cuisson, entre peu dans la composition de cette terre, les ouvrages qui sortiront de cette manufacture seront toujours nécessairement très-chers. Il n'en seroit pas ainsi de la pâte de M. le comte de Lauraguais, à la vérité moins blanche, mais qui est sous la main de l'artiste comme de la cire qui se prête à tout ce qu'on lui demande.

La terre du Limousin a subjugué tous les esprits par son éclat. Aussi-tôt Paris et son territoire se sont remplis de fours à porcelaine. Tous ont tiré de cette province leurs matériaux, qui se sont trouvés de la même nature :

mais plus ou moins blancs, plus ou moins fusibles, selon la partie de la couche très-étendue où on les a pris.

Lorsque M. Turgot étoit intendant de Limoges, il y forma une manufacture de porcelaine sur des principes très-bien combinés. Si cet établissement, qui est sur les lieux mêmes, et qui a sur tous les autres le choix des matières, le bon marché de la main-d'œuvre, est conduit avec zèle et intelligence, il doit finir toute concurrence. On ne verra plus subsister que Sèvre, que la beauté de ses formes que le bon goût de ses ornemens mettront toujours hors de toute comparaison. Mais en voilà assez, et trop peu peut-être, sur le sujet qui vient de nous occuper. Il est tems de parler de la soie de la Chine.

XXVIII. *Les Européens achètent de la soie à la Chine. En quoi elle diffère de la nôtre.*

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la soie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Ces princesses se firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la soie et de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrain destiné à

la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus distinguées de sa cour, se rendoit en cérémonie dans le verger, et y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaissoit à sa portée. Une politique si sage, encouragea tellement cette branche d'industrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de tems, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plusieurs hommes éclairés, de quelques ministres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entière s'instruisit dans leur théorie, de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produisent la soie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, passa de la Chine aux Indes et en Perse, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné jusqu'à la fin du troisième siècle, une livre d'or pour une livre de soie. La Grèce ayant adopté cette industrie dans le huitième siècle, les soieries se répandirent un peu plus, sans devenir communes. Ce fut long-tems un objet de magnificence, réservé aux places les plus

Quoique les soies que fournit l'Espagne soient en général fort belles, celles de Valence ont une grande supériorité Les unes et les autres sont propres à tout. Leur seul défaut est d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les soies de France, supérieures à la plupart des soies de l'Europe, ne cèdent qu'à celles de Piémont et de Bergame pour la légèreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles du Piémont, plus d'égalité et de nerf que celles de Bergame.

La diversité des soies que recueille l'Europe, ne l'a pas mise en état de se passer de celles de la Chine. Quoiqu'en général sa qualité soit pesante et son brin inégal, elle sera toujours recherchée pour sa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne seroit-il pas plus naturel de penser que, lors de la filature, les Chinois jettent dans la bassine quelque ingrédient qui a la vertu de chasser toutes les parties hétérogènes, du moins les plus grossières? Le peu de déchet de cette soie, en comparaison de toutes les autres, lorsqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en soit de cette idée, la blancheur de la soie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend seule propre à la fabrique des blondes et des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui substituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, soit qu'on ait employé des soies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les soies les plus blanches de France et d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de succès ; mais le blanc et l'apprêt n'ont jamais été si parfaits.

Dans le dernier siècle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de soie. La nôtre étoit suffisante pour les gazes noires ou de couleur, et pour les marlis qui étoient alors d'usage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, et plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches et pour les blondes, a étendu peu-à-peu la consommation de cette production Orientale. Elle s'est élevée dans les tems modernes à quatre-vingt milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a si fort augmenté, qu'en 1766, les Anglais seuls en tirèrent cent quatre milliers. Comme les gazes et les blondes ne

pouvoient pas la consommer, les manufacturiers en employèrent une partie dans leurs fabriques de moires et de bas. Ces bas ont sur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante et inaltérable, mais ils sont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette soie d'une blancheur unique, qui se recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, et que nous connoissons en Europe sous le nom de soie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particuliérement, la Chine produit des soies communes que nous appellons soies de Canton. Comme elles ne sont propres qu'à quelques trames, et qu'elles sont aussi chères que celles d'Europe qui servent aux mêmes usages, on en tire trèspeu. Ce que les Anglais et les Hollandais en exportent, ne passe pas cinq ou six milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne sont pas moins habiles à mettre les soies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or et de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais su passer ces métaux par la filière; et leur industrie s'est toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers

mêmes. Les deux méthodes sont également vicieuses.

Quoique les hommes soient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guère moins rebutés de la défectuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées et des groupes sans intention. Personne n'y a reconnu le moindre talent pour distribuer les jours et les ombres, ni cette grace, cette facilité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions quelque chose de roide et de mesquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractère particulier de leur génie, qui manque de feu et d'élévation.

Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes mêmes, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entière, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Elles sont parfaites, ainsi que

leurs couleurs, le vert et le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'emploient à cet ouvrage que des soies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fond, mais ils ne cuisent la trame qu'à demi. Cette méthode conserve à l'étoffe un peu de corps et de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtres, et délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis chinois.

XXIX. *Les Européens achètent des vernis et du papier à la Chine. Digression sur les arts de cet empire.*

Le vernis est une résine particulière, qui découle d'un arbre nommé au Japon *sitz-dsiu*, et *tsi-chu* à la Chine. Il est peu rameux et de la hauteur du saule. Son écorce est blanchâtre et raboteuse, son bois cassant et rempli de moëlle. Ses feuilles, disposées alternativement sur l'extrémité des rameaux, ressemblent à celles d'un frêne, et laissent échapper de leur aisselle des grappes de fleurs qui sont mâles sur un individu et femelles sur un autre. Les premières ont un calice à cinq divisions, cinq pétales et autant d'étamines. On trouve dans

les secondes, au lieu d'étamines, un pistil couronné de trois styles, qui devient un petit fruit jaunâtre, gros comme un pois, légèrement comprimé sur les côtés et rempli d'un noyau osseux. Cet arbre vient fort bien de graine, mais on préfère de le multiplier de marcote. Pour cet effet, on choisit en automne les branches dont on veut faire de nouveaux plants. On entoure leur base d'une boule de terre détrempée, contenue avec de la filasse, jusqu'au tems des gelées, et entretenue fraîche par des arrosemens. Au printems, lorsque la branche a poussé des racines dans cette terre, on la scie au-dessus de la boule et on la transplante.

Cet arbre ne croît que dans quelques provinces tempérées de la Chine et du Japon. On le retrouve aussi dans les régions de l'Amérique, situées sous la même latitude, telles que la Louisiane et la Caroline. Il prospère dans tous les terrains et à toutes les dispositions : mais son produit n'est pas égal par-tout en qualité et en quantité. Sa culture exige peu de soin. Il suffit de remuer un peu la terre au pied des arbres, et d'y rassembler des feuilles mortes qui servent de fumier. Le tronc de ceux qui croissent sans culture, dans les montagnes,

a quelquefois un pied de diamètre. Il est beaucoup moindre dans les arbres cultivés qui ne durent pas plus de dix ans. Il faut attribuer cette différence aux incisions qu'on fait à leur écorce pour en tirer le vernis. Cette liqueur laiteuse, contenue dans toutes les parties de l'arbre, découle par les entailles, sous la forme d'une poix liquide. Exposée à l'air, elle prend une couleur rousseâtre, qui se change bientôt en un noir brillant. Des coquilles, placées à chaque fente reçoivent la liqueur. Elle est versée ensuite dans des bambous, et portée de-là chez les marchands qui la mettent dans de plus grands vases. Le vernis frais exhale une vapeur dangereuse, qui fait naître des humeurs inflammatoires sur la peau de ceux qui la respirent. On se garantit de sa malignité, en détournant la tête, lorsqu'on le recueille ou qu'on le transvase. Quelques voyageurs ajoutent que les ouvriers se frottent les mains et le visage avec de l'huile avant et après le travail qu'ils couvrent avec soin toutes les autres parties de leur corps.

La récolte du vernis se fait en été, et se répète jusqu'à trois fois dans la même saison, sur le même arbre : mais le premier qui découle est le meilleur. Lorsque l'arbre paroît épuisé,

on coupe son tronc, et la racine pousse de nouveaux rejettons, propres à donner du vernis au bout de trois ans.

Le vernis le plus estimé se tire du Japon. Il n'a pas besoin de beaucoup de préparation. On se contente de le passer à travers un linge, pour en séparer les parties étrangères. On en fait encore évaporer au soleil l'eau surabondante, et on ajoute au vernis du fiel de porc, pour lui donner du corps.

Il ne faut pas confondre avec ce vernis, un vernis très-inférieur, qu'on y mêle en fraude. Celui-ci, connu sous le nom de vernis de Siam, découle de l'arbre qui donne l'anacarde. Il n'est employé qu'à enduire les ustensiles les plus communs. On le recueille à Siam, à Camboge et au Tonquin, où les Chinois l'achètent, parce que celui qu'ils tirent du tsi-chu ne suffit pas à leur consommation.

Le vrai vernis, dont on distingue à la Chine trois qualités différentes, s'emploie de deux manières. Dans la première, l'on frotte le bois d'une huile particulière aux Chinois; et dès qu'elle est sèche l'on applique le vernis. Sa transparence est telle, que les veines du bois paroissent peintes, si l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre manière est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une espèce de carton. Ce fonds uni et solide reçoit successivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide; et c'est à saisir ce juste milieu que consiste principalement le mérite de l'artiste.

De quelque manière que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que difficilement, et l'humidité n'y pénètre presque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisseroit rien à desirer, si de mauvais dessins Chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne sauroient être trop légères. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant, pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être encore plus considérable entre la dernière couche et le moment où l'on commence à polir, à peindre

et à dorer. Pour tous ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les ateliers fournissent la cour et les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages; qu'ils les veulent assortis à leurs idées, et qu'ils ne donnent que peu de tems pour les exécuter, tout se fait avec précipitation. L'artiste, forcé de renoncer au bon, borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la suite ils tracèrent leurs caractères sur des pièces de soie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur et la largeur dont on avoit besoin. Enfin le secret du papier fut trouvé il y a seize siècles.

Le papier de la Chine est de deux sortes. Celui dont on se sert pour l'écriture et pour l'impression, est fabriqué avec des chiffons de coton et de chanvre, par des procédés assez semblables à ceux qui sont en usage dans les manufactures de l'Europe. Il est comparable, et, à quelques égards, supérieur à

celui dont nous nous servons. Sa finesse et sa transparence ont fait imaginer qu'il étoit composé de soie. Mais ceux qui ont donné cours à cette opinion ignoroient que la soie, quoique réduite en très-petites molécules, ne se mêle pas à l'eau, et ne peut jamais devenir une étoffe solide sur les formes.

Dans le papier de la seconde espèce sont employées les écorces intérieures du mûrier, de l'orme, du cotonnier, et sur-tout du bambou. Après avoir été pourries dans des eaux bourbeuses, avec de la chaux, ces matières sont hachées, blanchies à la rosée et au soleil, triturées dans des pilons et réduites dans des chaudières en une pâte fluide. Cette pâte étendue sur des formes faites avec de petites baguettes de rottin passées à la filière, donne ces feuilles de papier qui ont quelquefois douze pieds de long, quatre de large, et qui servent généralement de tapisserie aux maisons Chinoises. Quelquefois elles sont destinées pour l'écriture et pour l'impression : mais il faut alors les faire passer à une dissolution d'alun; et encore après cette préparation ne peut on écrire ou imprimer que sur l'une des deux faces.

Quoique ce papier se coupe, qu'il prenne

l'humidité et que les vers l'attaquent, il est devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Asie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en composer des paravents. Les figures tracées sur ces papiers offrent des graces dans les attitudes et dans les ajustemens : mais quoiqu'on y voie des têtes dont le trait a quelque chose d'agréable, cependant elles ne sont point correctement dessinées. Les yeux, dans une tête de face, sont fréquemment présentés sous l'aspect qu'ils auroient dans des têtes de profil ; et les mains sont toujours pitoyablement rendues. De plus, on n'y voit point d'ombres, et les objets sont comme éclairés de tous les côtés. Ils ne portent pas même d'ombre sur le terrain, et sont en quelque sorte diaphanes. Aussi peut-on dire que les Chinois n'ont point du tout l'art de la peinture : car il n'y a point de peinture où il n'y a ni arrondissement, ni demi-teintes, ni ombres, ni reflets. Ce sont tout au plus de légères enluminures.

On ne doit rien conclure des estampes gravées à Paris pour l'empereur de la Chine. Les dessins étoient faits par des missionnaires qui avoient appris le dessin en Europe, au moyen de quoi ils se sont trouvés, en général, con-

formes

formes aux principes d'effet que nous tirons de l'inspection réfléchie de la nature. Cependant, pour se conformer sans doute à l usage de l'empire, il s'en est trouvé un où les figures ne portoient point d'ombre sur le terrain, ce qui mettoit les figures comme en l'air.

On peut aussi attribuer aux connoissances prises en Europe, la perspective qu'on voit dans ces dessins. Quoiqu'elle ne soit pas exacte ni d'un bon choix, puisque tous les aspects y sont présentés comme à vue d'oiseau, néanmoins ces estampes sont, à cet égard, fort au-dessus des dessins vraiment Chinois. Dans ceux-ci, on apperçoit, à la vérité, quelque idée de la diminution perspective et du fuyant des objets : mais on n'y voit rien qui fasse présumer qu'ils aient quelque connoissance de la perspective démontrée géométriquement.

Ces connoissances théoriques étant moins nécessaires dans la sculpture, leurs progrès y ont été plus loin. On trouve dans beaucoup de leurs figures à tête mobile, des détails de nature vraie, exécutés avec beaucoup de soin, mais cependant sans goût dans le travail et servilement rendus, comme parmi nous à la renaissance des arts. Ces artistes ne savent point voir la nature par ses beautés. Cela

vient, vraisemblablement, de ce qu'ils n'étudient point le nud, et de ce qu'arrivés au point où sont restés leurs prédécesseurs, ils n'en cherchent pas davantage.

Cependant, il est possible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien chez eux, relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conserver à leurs vases les formes les plus simples et les premières trouvées. Ce sont en effet les plus analogues à ce genre de sculpture. Elles sont les plus convenables à la nécessité de supporter un feu violent sans se déformer. Leurs formes, le plus souvent droites ou avec des sinuosités très-coulantes, paroissent plus propres à soutenir l'effet de la cuisson. Notre surabondance de génie et le desir de produire toujours du nouveau, nous engagent à tenter toutes sortes de courbes, et souvent des choses en l'air qui ont de la peine à réussir, et qui, rendues irrégulières par l'action du feu, produisent beaucoup de défectuosités et font perdre beaucoup de pièces. A quoi l'on peut ajouter que les premiers qui donnèrent des formes de vases dans nos manufactures, étoient trop accoutumés à travailler pour l'orféyrerie qui permet de tout hasarder.

Il faut espérer que le tems, l'expérience et le défaut de succès dans beaucoup de tentatives, ramèneront dans cet art, la simplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre du papier en Angleterre et en France, celui de la Chine est moins recherché. Nos efforts pour nous passer de sa rhubarbe pourroient bien être aussi heureux.

XXX *La Chine fournit aux Européens de la rhubarbe et quelques autres marchandises.*

La rhubarbe est une racine qui a la propriété de purger doucement, de fortifier l'estomac, de faciliter la digestion ; et de tuer les vers des enfans. Elle est tubéreuse, un peu fangeuse, brune au-dehors, jaune dans l'intérieur et marquée de veines rougeâtres. Sa saveur est amère et astringente, son odeur âcre et aromatique. On préfère celle qui est compacte, odorante, et qui teint la salive en jaune. Les morceaux cariés, trop légers et d'une odeur foible sont rejettés.

On n'a pas eu jusqu'ici de notion bien assurée sur la plante qui donne ce remède. Elle n'a été observée, sur les lieux, par aucun naturaliste. La rhubarbe de Moscovie,

dont les feuilles sont ondulées, a passé, quelque tems, pour être la vraie rhubarbe : mais sa racine trop compacte et moins purgative paroit décider contre elle. Une autre espèce, qui est le *rheum palmatum* des botanistes, et dont M. de Jussieu a reçu depuis peu des graines, par la Russie, sembleroit être la plante cherchée. Sa racine a la même texture, les mêmes signes distinctifs, les mêmes propriétés que celle de nos pharmacies. Elle est oblongue, tubéreuse, et pousse plusieurs feuilles, grandes, palmées, à lobes aigus, du milieu desquelles s'élève, à la hauteur de six pieds, un pédicule de fleurs blanches assez petites, dont chacune est composée d'un calice coloré à six divisions de neuf étamines et d'un pistil surmonté de trois styles qui devient, en mûrissant, une semence triangulaire.

On ignore le lieu précis dont cette espèce est originaire : mais il est bien connu que la vraie rhubarbe croît sans culture, entre le trentième et le trente-neuvième degré de latitude boréale. Les provinces de Chensi et de Setschuen, au nord-ouest de la Chine, la petite Bucharie et le royaume de Tangut, occupent une grande partie de ce vaste espace.

La racine de rhubarbe est tirée de la terre sur la fin de l'hiver, avant le développement des feuilles. On la coupe en morceaux, qui sont placés sur de longues tables et remués plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que le suc qu'ils contiennent soit épaissi et concret. Sans cette précaution, la partie la plus active se dissiperoit, et il en résulteroit une diminution dans leur poids et dans leur vertu. On les enfile ensuite, dans de petites cordes, pour les dessécher, soit à l'air libre dans un lieu ombragé, soit au cou des bestiaux, comme plusieurs voyageurs l'assurent. Ces racines sont ensuite enveloppées de coton et envoyées à leurs différentes destinations.

Ce sont les Tartares Calmouks et les habitans de la grande Bucharie qui portent la rhubarbe à Orembourg. Le gouvernement Russe l'y fait acheter. Les bonnes racines sont séparées des mauvaises avec attention.

On brûle ce qui ne mérite pas d'être conservé ; et l'on fait éprouver une nouvelle dessition au reste. La partie qui n'est pas consommée dans l'intérieur de l'empire, es livrée à des négocians Anglais, à un prix convenu et qui ne varie point. C'est la meilleure de toutes les rhubarbes.

Après celle-là, vient celle que les peuples de la grande Bucharie portent en Perse, et qui après avoir traversé par terre une partie de l'Asie, arrive sur les bords de la Méditerranée, où elle est achetée par les Vénitiens. Avant d'être revendue, cette rhubarbe reçoit a-peu-près les mêmes soins que celle qui a passé par les mains des Russes.

Ce qui vient de rhubarbe par ces deux voies ne suffisant pas à nos besoins, l'on a été réduit à employer celle que nos navigateurs nous portent de la Chine. Elle est très-inférieure aux autres; soit qu'elle n'ait été desséchée qu'au four, comme on le conjecture parce qu'elle n'est pas percée; soit que le voisinage des autres marchandises lui ait communiqué un goût particulier; soit enfin qu'un long séjour sur l'océan l'ait dénaturée.

L'Europe a desiré de s'approprier cette plante salutaire. Le pied qu'on en voit au jardin royal de Paris a déjà fourni des graines et des rejettons qui ont prospéré en pleine terre, dans plusieurs provinces du royaume. La société formée à Londres pour l'encouragement des arts et du commerce, distribua en 1774 des médailles à deux cultivateurs Anglais qui avoient recueilli de la rhubarbe d'une qualité

supérieure. Ces premiers essais durent avoir des suites favorables.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achètent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, du rottin, de la gomme-lacque, et ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe, un marc d'or vaut à-peu-près quatorze marcs et demi d'argent. S'il existoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même destination. Cette activité continueroit jusqu'à ce que la valeur relative des deux métaux se trouvât à-peu-près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-tems à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce, parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agens, qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrèrent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils poussèrent

cette branche d'industrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouvèrent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où on l'achète. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les tems les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'aient pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient; mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastres qui provenoient de leur vente, étoient portées à Acapulco, d'où elles passoient aux Philippines, et de-là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carrière dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

XXX. *Quels sont les peuples de l'Europe qui ont formé des liaisons avec la Chine. A quelle somme s'élèvent leurs achats.*

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y abordèrent les premiers. On leur céda avec une espace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrain stérile et inégal, sur la pointe d'une petite île située à l'embouchure de la rivière de Canton. Ils obtinrent la disposition de la rade trop resserrée, mais sûre et commode, en s'assujettissant à payer à l'empire tous les droits d'entrée; et ils achetèrent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37,500 livres. Tout le tems que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt important. Sa prospérité diminua dans les mêmes proportions que la puissance qui en disposoit. Insensiblement elle est anéantie. A peine se souviendroit-on de ce lieu, autrefois renommé, si, pendant une partie de l'année, il ne servoit d'asyle aux facteurs Européens qui, après le départ de leurs navires, sont obligés de quitter Canton, où ils ne peuvent

rentrer qu'à leur arrivée. Cependant ces foibles restes d'une colonie autrefois si florissante jouirent d'une espèce d'indépendance jusqu'en 1744.

A cette époque, l'assassinat d'un Chinois détermina le vice-roi de la province à demander à sa cour un magistrat pour instruire les barbares de Macao : ce furent les propres termes de la requête. On envoya un mandarin qui prit possession de la place au nom de son maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers, pour lesquels on a un si grand mépris, et il fixa sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandais furent encore plus maltraités il y a près d'un siècle. Ces républicains, qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Asie, s'étoient vus exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontens de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tentèrent d'élever un fort auprès de Hoang-pou, sous prétexte d'y bâtir un magain. Leur projet, étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, et de faire également la loi aux Chinois et aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils

furent massacrés, et leur nation n'osa de long-tems se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y abordèrent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, et les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, et dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir, que de cette manière, elle ne soutiendroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays, propres pour la Chine, et reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas aussi bien que celles des Anglais.

De tous les peuples qui ont formé des liai-

sons avec les Chinois, cette nation est celle qui en a eu de plus suivies. Elle avoit une loge dans l'île de Chusan, du tems que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsqu'elles eurent été concentrées dans Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir assez constamment des facteurs chargés de les vendre. Cette pratique, joint au goût qu'on prit dans les possessions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ses mains au commencement du siècle presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le parlement sur cette consommation étrangère, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particulière pour ces parages. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tète de l'entreprise. Elle fut commencée avec des fonds insuffisans, et eut une issue malheureuse. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par

les

les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changèrent vers l'an 1685, et avec elles la manière dont nous étions traités. Les Français ne fréquentèrent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la première. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, et dans la même proportion.

Les Danois et les Suédois ont commencé à fréquenter les ports de la Chine à-peu-près dans le même tems, et s'y sont gouvernés suivant les mêmes principes. Il est vraisemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, si elle eût eu le tems de prendre quelque consistance.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui s'elevèrent à 26,754,494 liv. Cette somme, dont le thé seul absorba plus des quatre cinquièmes, fut payée en piastres ou en marchandises, apportées par vingt-trois vaisseaux. La Suède fournit, 1,935,168 livres en argent; et en étain, en plomb, en autres marchandises, 427,500 livres. Le Danemarck, 2,161,630 livres; et en fer, plomb, et pierres

à fusil, 231,000 livres. La France, 4,000,000 livres en argent, et 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 livres en lainages, et 4,000,150 livres en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 liv. en argent, 2,000,475 livres en étoffes de laine, et 3,375,000 livres en plusieurs objets tirés de diverses parties de l'Inde. Toutes ces sommes réunies formèrent un total de 26,754,494 livres. Nous ne faisons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglais portèrent de plus que nous n'avons dit; parce qu'ils étoient destinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

XXXII. *Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine ?*

Il n'est pas aisé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque passion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ses ports aux Européens, que disposée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A mesure que l'esprit Tartare s'est affoibli, que les conquérans se sont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ses idées,

son aversion, son mépris en particulier pour les étrangers. Ces dispositions se sont manifestées par des gênes humiliantes, qui ont successivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette situation équivoque à une expulsion entière, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en secret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandais voient, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour plusieurs productions Chinoises. Ils doivent penser, que l'impossibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la consommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ses sujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandises. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pousser loin leur navigation, ils ne pourroient les déposer qu'à Batavia ou à Malaca. Dès-lors la nation à laquelle ces colonies appartiennent, verroit tomber ce commerce entier dans ses mains. Il est horrible de soupçonner ces républicains d'une politique si basse; mais personne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuses.

Si les ports de la Chine étoient une fois

fermés, il est vraisemblable qu'ils le seroient pour toujours. L'obstination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir sur ses pas, et nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a séparés par un espace de huit mille lieues? Il n'est point de gouvernement assez dépourvu de lumières, pour imaginer que des équipages fatigués osassent tenter des conquêtes dans un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on suppose une nation avec laquelle les Européens ne se sont pas encore mesurés. Les coups qu'on lui porteroit se réduiroient à intercepter sa navigation dont elle s'occupe peu, et qui n'intéresse ni ses commodités ni sa subsistance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un tems fort borné. Les vaisseaux destinés à cette croisière de piraterie, seroient écartés de ces parages une partie de l'année par les moussons, et l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui sont particulières aux mers de la Chine.

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner

trois questions qui semblent naître du fond du sujet, et qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès ? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives ? Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme, qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre-humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues ; le commerce, que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter ; qui se taise, quand il manque de lumières ; et qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourroit le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère ? La fortune ? il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie ; mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? on ne les lui offrira pas, il le sait ; et on les lui offriroit, qu'il ne les accepteroit pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? il ignore l'art de flatter,

et il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation ? en peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jetté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le Stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le foible pour en disposer à son gré.

XXXIII. *L'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes ?*

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps, dont les membres sont unis entr'eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en problême si des liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines et délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable.

Des attraits si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvoient aller puiser ces délices à leur source; et sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions et les peines les plus sévères, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le tems et l'habitude leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit tems que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun et par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la

composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appellé tous les hommes, a attaché leur bonheur et même leurs vertus. Disons plus; nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les loix qui favorisent réellement le commerce; et ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même tems qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs : mais en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir; si son imagination le promène sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laissez à son ame inquiète un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre; c'est-là

le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade de rejetter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature, c'est anéantir peut-être les premiers principes de la sociabilité, c'est transformer l'univers en un vaste monastère, et les hommes en autant d'oiseux et tristes anachorètes. Supposons ce projet rempli; et jettant un coup-d'œil sur le globe, demandons-nous à nous-mêmes, si nous l'aimerions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il étoit.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu qne les moralistes prescrivent à ses besoins? Comment fixer les limites du nécessaire, qui varie avec sa situation, ses connoissances et ses desirs? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le tems qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ses facultés et le domaine de ses jouissances. De-là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nouveau genre de sensations excita le desir de les conserver, et la curiosité d'en imaginer d'un autre espèce. La perfection d'un art introduisit la connoissance de plusieurs. Le succès d'une guerre occasionnée

par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les hasards de la navigation jettèrent les hommes dans la nécessité de se détruire ou de se lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations séparées par la mer, comme des pactes de société entre les hommes semés et rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencèrent par des combats, et finirent par des associations. La guerre et la navigation ont mêlé les sociétés et les peuplades. Dès-lors, les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épure et se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet et ses moyens, le commerce suppose le desir et la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Desir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre et universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes ? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes ; qu'il arrête le progrès de notre industrie ; qu'il diminue la masse de notre argent ? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre humain à mourir de faim, et priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux, et sans sortir de l'Europe, on trouveroit des professions beaucoup plus destructives de l'es-

pèce humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, et notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, et par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat et de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde; comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée et compensée par les travaux dont il est la source, et qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître? Qu'on jette un regard at-

tentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, et l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens ; mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement et de décadence de l'espèce humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations et les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance? La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café et de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies et par ses cotons. Si la Saxe et d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines ; si Valence fabrique des Pékins supérieurs à ceux de la Chine même ; si la Suisse imite les mousselines et les toiles brodées de Bengale ; si l'Angleterre et la France impriment supérieurement des toiles ; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce

pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, et supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoissance à l'Asie, la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, et j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui et moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même ? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, et que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse : est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes ? N'est-ce pas la même chose que si j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des marchandises de manu-

factures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piastres. Je porte ces piastres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'état ? Non ; j'ai étendu la consommation de ses produits, et j'ai multiplié ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piastres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En dernière analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie, des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les tems les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connoissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers stériles, où la nature avoit enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des

Romains, de quelques autres peuples, on les a vus disparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, et s'y fixe sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes ; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Espagnols épuisent le sang de leurs esclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar, où nous les avons portées. Après avoir épuisé l'Inde de perles et d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés et nos caprices entraîneront l'or et l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice et la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont

ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts et des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin; le climat leur interdit notre luxe, et la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'il puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce qu'elle est. Tout le tems qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique et par la mer rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie et par Bassora; de celui de Perse, qui prend la double route de l'océan et du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Espagnoles et Portugaises ne grossit cette masse énorme. En

général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que pendant longtems nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on seroit tenté de le croire, en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'élève depuis quelque tems à cent soixante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être passé dans l'Inde pour leur achat quatre-vingts millions; sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'assurer, que depuis quelque tems toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarck, deux millions de la Suède et deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général, les Indes n'aient nul besoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de

nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquième au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les îles à épiceries fournissent aux Hollandais et le Bengale aux Anglais.

Les fortunes que les marchands libres et les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan et dans le Bengale, et en disposant à leur gré de ces grandes places, les Français et les Anglais n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces con-

trées opulentes depuis tant de siècles ? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence et de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Kouli-kan dans l'Inde : mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la molesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliards en espèce, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables et sans nombre. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue et ses aîles, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les couleurs de cet oiseau

brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce tems-là, ont désolé la Perse, auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous ; la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs ; c'est une production de l'Amérique, qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versoit pas en Asie, bientôt l'Amérique seroit dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coute à exploiter. Dès que la

dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines; comme par degrés, elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement seroit même déjà arrivé, si elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliars en Asie, par la route du cap de Bonne-Espérance ou par celles des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, et à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, et aux autres peuples qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XXXIV. *L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce?*

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, donnèrent, les premiers, l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contens de s'être rendus les maîtres des îles, dont les productions étoient précieuses, d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar, qui, partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres, fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrèrent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puissance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas assujetti le reste de cet immense archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voisins; il faut chercher la cause de leur

inaction dans les trésors de l'Amérique, qui, sans assouvir leurs desirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandais enlevèrent aux Portugais les meilleurs postes qu'ils avoient dans le continent, et les chassèrent de toutes les îles où croissent les épiceries. Ils n'ont réussi à conserver ces posessions, de même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établissant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple sur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains et lents des Français, ne leur ont pas permis pendant long-tems de former de grands projets ou de les suivre. Dès qu'ils se sont trouvés en force, ils ont profité du renversement de l'autorité Mogole, pour usurper l'empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou se faire céder par des négociations artificieuses, un terrain plus étendu qu'aucune puissance Européenne n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglais, plus sages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les Français, et lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir enfin que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale.

gale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie et d'Europe, celle qui devoit le plus consommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, et ils se flattent de jouir long-tems du fruit de leurs victoires.

Leurs succès, ceux des Français, ont confondu toutes les nations. On comprend sans peine comment des îles abandonnées à elles-mêmes, sans aucune liaison avec leurs voisins, sans avoir ni l'art, ni les moyens de se défendre, ont pu être subjugées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou six cents Européens, sur des armées innombrables de Gentils et de Mahométans, instruits la plupart dans les arts de la guerre, causent un étonnement dont on ne revient pas. Les esprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges scènes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux et de soldats y bouleversèrent les royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre

les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cessèrent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chassoient et les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées cessa d'être l'histoire des naturels du pays, et ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur et de l expérience; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis sur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes et toujours victimes, étoient-ils de la même espèce que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problême, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens; et nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation, qui, en se poliçant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; et il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme.

Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, et que des révolutions plus ou moins rapides, ramènent par-tout un peu plutôt, un peu plus tard, le règne de la liberté. On ne connoît guère que l'Indostan, où les habitans ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connoît point de loi qui la protège contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; et toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres et leurs production appartiennent au souverain ; et c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui et pour sa famille. Il n'est pas le maître de son in-

dustrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, et l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, et ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage ?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire, met un obstacle invincible aux révolutions grandes et hardies, si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps et l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices et les vertus de l'esclavage. A la seconde, au plus tard à la troisième génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales

pourroient vaincre les inflences physiques. Mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide, par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévérement défendu l'effusion du sang.

C'étoit une suite nécessaire du système de la métempsycose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle et universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire: peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon père; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de ma race? Ainsi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme et du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs, mais le desir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples

du Septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du Midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société : mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est pour eux, qu'une débauche honteuse et destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails ; et on les puisera dans les écrits d'un officier Anglais, que ses faits de guerre ont rendu célèbre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfans, et de deux domestiques, dont l'un doit panser le cheval et l'autre aller au fourrage. Le cortège des officiers et des généraux, est proportionné à leur vanité, à leur fortune et à leur grade. Le souverain lui-même plus oc-

cupé, lorsqu'il se met en campagne, de l'étalage de sa magnificence que des besoins de la guerre, traîne à sa suite, son serrail, ses éléphans, sa cour, la plupart des sujets de sa capitale. La nécessité de pourvoir aux besoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une espèce de ville, remplie de magasins et d'inutilités. Les mouvemens d'un monstre si pesant et si mal constitué, sont nécessairement fort lents. Il règne une grande confusion dans ses marches, dans ses opérations. Quelque sobres que soient les Indiens et même les Mogols, les vivres doivent leur manquer souvent; et la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuse mortalité.

Cependant, elle n'emporte presque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indostan affectent une grande passion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu assez de succès dans les combats pour obtenir des titres honorables, sont dispensés, pendant quelque tems, du service; et il est rare qu'ils ne profitent pas de ce privilège. La retraite de ces vétérans réduit les armées à n'être qu'un vil assemblage

de soldats levés à la hâte dans les différentes provinces de l'empire, et qui ne connoissent nulle discipline.

La manière de vivre des troupes est digne d'une constitution si vicieuse. Elles mangent le soir une quantité prodigieuse de riz, et prennent après leur souper des drogues qui les plongent dans un sommeil profond. Malgré cette mauvaise habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, destinée à prévenir les surprises ; et rien ne peut déterminer le soldat à se lever matin pour l'exécution des entreprises qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiseaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, règlent les opérations. Les trouve-t-on pesans, engourdis ; c'est un mauvais augure qui empêche de livrer bataille. Sont-ils furieux et emportés, on marche au combat, quelques raisons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette superstition, ainsi que l'observation des jours heureux ou malheureux, décident du sort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque soldat va selon son caprice, et se contente de suivre le gros du corps auquel

il est attaché. Souvent on lui voit sur la tête ses subsistances, et les ustensiles nécessaires pour les préparer, tandis que ses armes sont portées par sa femme, communément suivie de plusieurs enfans. Si un fantassin a des parens ou des affaires dans l'armée ennemie, il y passe sans inquiétude, et rejoint ensuite ses drapeaux, sans trouver la moindre opposition à son retour.

L'action n'est pas mieux dirigée que ses préparatifs. La cavalerie, qui fait toute la force des armées indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient jamais le feu du canon ou de la mousqueterie. Elle craint de perdre ses chevaux, la plupart Arabes, Persans ou Tartares, qui font toute sa fortune. Ceux qui composent ce corps, également respecté et bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également et la manière de la traîner et celle de s'en servir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, et qui sont la plupart d'une grandeur gigantes-

que., sont plutôt un obstacle au succès qu'un instrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le sang, et de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagère, ils ressemblent bien plus, par leur habillement et par leur fureur impuissante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes méprisables, monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois, et le général et l'étendart de l'armée entière qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite? est-il tué? la machine se détruit. Tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens mêmes, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entière de ces contrées pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que dans des positions où aucun ennemi

ne pouvoit les harceler sur leurs derrières, ni intercepter les secours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des tisserands et des marchands timides, des armées sans courage et sans discipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carrière. La chaleur excessive du climat, les fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espèce.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre; qu'en résultera-t-il? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton; et si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin?

Qu'on admette la domination solidement

établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans sa population, et la honte d'avoir embrassé des chimères.

La question que nous venons d'agiter est devenue assez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs succès dans l'Indostan plus difficiles. En associant à leurs jalousies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la discipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux souverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a saisis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ses mouvemens ; et leur infanterie, jusqu'alors si méprisée, a pris la consistance de nos bataillons. Une artillerie nombreuse et bien servie, a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux composées et plus régulièrement payées, ont été en état de tenir plus long-tems la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché peut-être de pré-

voir,

voir, pourra devenir avec le tems assez considérable pour mettre des obstacles insurmontables à la passion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indostan ; pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? sera-ce un mal? C'est ce que nous allons discuter.

Lorsque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouvèrent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, et les autres par des rois Patanes. Les haines qui les divisoient leur mettoient presque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque souverain et ses sujets. Elle étoit entretenue par des régisseurs ou fermiers, qui pour se rendre agréables à la cour, faisoient toujours outrer la mesure des impôts. Ces barbares ajoutoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour conserver leurs places, dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raison.

Cette anarchie, ces violences, nous per-

suadèrent, que pour établir un commerce sûr et permanent, il falloit le mettre sous la protection des armes; et nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Dans la suite, la jalousie, qui divise les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenses plus considérables. Chacun de ces peuples étrangers se crut obligé, pour n'être pas la victime de ses rivaux, d'augmenter ses forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos forteresses. Les marchandises y arrivoient des terres assez paisiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas insurmontables. Après même que les conquêtes de Kouli-kan eurent plongé dans la confusion le nord de l'Indostan, la tranquillité continua sur la côte du Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, souba du Décan, y alluma un incendie qui fume encore.

La disposition de cette immense dépouille, appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foiblesse enhardit les enfans de Nizam à se disputer l'héritage de leur père. Pour se supplanter ils eurent recours tour-à-tour aux armes, aux trahisons, au poison, aux assassinats. La plupart des aventuriers qu'ils

associèrent à leurs haines et à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les seuls Marattes qui formoient une nation, qui épousoient tantôt un parti, tantôt un autre, et qui avoient souvent des troupes dans tous, paroissoient devoir profiter de cette anarchie, et marcher à la souveraineté du Décan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverser ce dessein profond, mais secret; et voici pourquoi.

Les Marattes, ont-il, dit, sont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne respectent point le droit des gens; ils n'ont aucune connoissance du droit naturel ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la désolation. Le seul bruit de leur approche fait un désert des contrées les plus habitées. On ne voit que confusion dans tous les pays qu'ils ont subjugués, et les manufactures y sont anéanties.

Cette opinion fit penser aux nations Européennes, prépondérantes à la côte du Coromandel, que de tels voisins y ruineroient entièrement le commerce, et qu'il ne seroit plus possible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandises de l'intérieur des terres, sans que ces fonds fussent

enlevés par ces brigands. Le desir de prévenir un malheur qui devoit ruiner leur fortune, et leur faire perdre le fruit des établissemens qu'elles avoient formés, suggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau système.

Dans la situation actuelle de l'Indostan, publièrent-ils, il est impossible d'y entretenir des liaisons utiles sans la protection d'un état de guerre. La dépense, dans un si grand éloignement de la métropole, ne peut être soutenue par les seuls bénéfices du commerce, quelque considérables qu'on les suppose. C'est donc une nécessité de se procurer des possessions suffisantes pour fournir à ces frais énormes; et par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le combattre, une foule de raisons physiques, morales et politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, et ce sera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandissement, jusqu'aux Anglais qui terminent

la liste fatale des usurpateurs, il n'y a pas une seule acquisition, ni grande, ni petite, qui, à l'exception du Bengale et des lieux où croissent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenses qu'a entraînées sa conquête, qu'a exigées sa conservation. Plus les possessions ont été vastes, plus elles ont été onéreuses à la puissance ambitieuse, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réussi à les obtenir.

Il en sera toujours ainsi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conserver. Elle ne verra sa sûreté que dans des places fortifiées, et l'on en élèvera sans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur et l'artiste, également alarmés pour leur tranquillité. L'esprit des princes voisins se remplira de soupçons, et ils craindront avec raison, de se voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un oppresseur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs trésors et leur puissance. Si les circonstances les réduisent à des traités, ils ne les signeront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le mensonge sera la base de tous leurs accords. Plus long-tems ils auront été réduits à

feindre, et plus ils auront eu de loisir pour aiguiser le poignard destiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies déterminera les usurpateurs à se tenir toujours en force. Auront-ils pour défenseurs des Européens? Quelle consommation d'hommes pour la métropole! Quelle dépense pour les assembler, pour leur faire passer les mers, pour les entretenir, pour les recruter! Si, par principes d'économie, l'on se borne aux troupes Indiennes; que pourra-t-on se promettre d'un amas confus de gens sans aveu, dont les expéditions dégénèrent toujours en brigandages, et finissent habituellement par une fuite honteuse et précipitée? Leur ressort moral et physique est relâché au point, que la défense de leurs dieux et de leurs foyers, n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entr'eux, que quelques mouvemens passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers et ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur ame avilie et corrompue? Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse, qui ne leur offrira aucun avantage permanent et sensible?

A ces inconvéniens, se joindra un esprit de concussion et de rapine, qui, même dans les tems les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agens, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents et méthodiques du commerce, ne leur paroîtront pas dignes de leur attention, et ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacs de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre, avant que l'autorité, éloignée de six mille lieues, se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puissances de l'Inde. Si ces grandes acquisitions sont nuisibles, les traités faits pour se les procurer, ne sauroient être raisonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils sont sages, renoncent en même tems, et à la fureur des conquêtes, et à l'espoir flatteur de tenir dans leurs mains la balance de l'Asie.

La cour de Delhy achevera de succomber sous le faix de ses divisions intestines, ou la fortune suscitera un prince capable de la relever. Le gouvernement restera féodal, ou redeviendra despotique. L'empire sera partagé en plusieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un seul maître. Ce seront les Marattes ou les Mogols, qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indostan, quelle que soit sa destinée, fabriquera des toiles. Nos marchands les acheteront, ils nous les vendront; voilà tout.

Inutilement on objecteroit, que l'esprit, qui, de tout tems, a régné dans ces contrées, nous a forcés de sortir des règles ordinaires du commerce; que nous sommes armés sur les côtes; que cette position nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voisins; que chercher à nous trop isoler, c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables, qui savent que la guerre, en ces régions éloignées, ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitans; et qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre; ou d'être à jamais chassés d'un

pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux et humains, malgré le caractère atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens, qui trafiquoient avec eux, se louèrent toujours de leur candeur, de leur bonne-foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle et pour nous. Notre ambition y a semé par-tout la discorde ; et notre cupidité y a inspiré de la haîne, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans, usurpateurs, oppresseurs aussi prodigues de sang qu'avides de richesses : voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, et nous y avons enseigné à se défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis sur la bonne-foi ; si nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque est la base du commerce ; si nous avions en-

couragé leur culture et leur industrie, par des échanges également avantageux pour eux et pour nous : insensiblement on se seroit concilié l'esprit de ces peuples. L'heureuse habitude de traiter sûrement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés et changé peut-être leur gouvernement. Nous en serions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations stables et solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissemens par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe une nouvelle patrie, où nous aurions trouvé une sûreté entière. Notre situation dans l'Inde, est une suite de nos déréglemens, des systèmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyions tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Asie, et ils font des vœux ardens pour une heureuse révolution. Le désordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes dispositions. Pour qu'il résultât un rapprochement solide de cette unité d'intérêt à la paix et à la bonne intelligence, il suffiroit peut-

être que les nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinssent entr'elles, pour ces mers éloignées, d'une neutralité que les orages, si fréquens dans leur continent, ne dussent jamais altérer. Si elles pouvoient se regarder comme membres d'une même république, elles seroient dispensées d'entretenir des forces, qui les rendent odieuses et qui les ruinent. En attendant un changement que l'esprit de discorde, qui nous agite, ne permet pas d'espérer sitôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes, par des compagnies exclusives, ou de le rendre libre ? C'est la dernière question qui nous reste à examiner.

XXXV. *L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclusives ?*

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne seroit pas difficile à résoudre. Demandez si dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part; la réponse est si simple qu'elle n'est pas même susceptible de discussion. Il seroit affreux que des sujets, qui partagent également le fardeau des chaînes sociales

et des dépenses publiques ; ne participassent pas également aux avantages du pacte qui les réunit ; qu'ils eussent à gémir, et de porter le joug de leurs institutions, et d'avoir été trompés en s'y soumettant.

D'un autre côté, les notions politiques se concilient parfaitement avec ces idées de justice. Tout le monde sait que c'est la liberté qui est l'ame du commerce, et qu'elle est seule capable de le porter à son dernier terme. Tout le monde convient que c'est la concurrence qui développe l'industrie, et qui lui donne tout le ressort dont elle est susceptible. Cependant, depuis plus d'un siècle, les faits n'ont cessé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies exclusives, et il faut convenir que des faits de cette espèce sont imposans, parce qu'il est bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumières en tout genre on fait tant de progrès, se soient constamment trompées pendant plus de cent années sur un objet si important, sans que l'expérience et la discussion aient pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenseurs de la liberté aient donné

trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenseurs du privilège exclusif aient porté trop loin la nécessité de l'exception. Peut-être aussi en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part et d'autre, et s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes étoit essentiellement exclusive, et que son existence tenoit à celle de son privilége. De-là les défenseurs de la liberté ont dit : les privilèges exclusifs sont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires au contraire ont répondu : la nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilège exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir que les raisons qui s'élèvent contre les privilèges ne prouvent rien contre les compagnies, et que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire, ne font rien en faveur de son privilège; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilège exclusif tient à des causes particulières; ensorte que cette compagnie peut exis-

ter sans être privilégiée, nous aurons trouvé la source de l'erreur commune et la solution de la difficulté.

Qu'est-ce qui constitue la nature des choses en matière de commerce ? Ce sont les climats, les productions, la distance des lieux, la forme du gouvernement, le génie et les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées : il faut y arriver dans une saison déterminée, et attendre qu'une autre saison ramène les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de-là, que les voyages consomment environ deux années, et que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Première circonstance essentielle.

La nature d'un gouvernement, sous lequel il n'y a ni sûreté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés et corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes ; et d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'est avide,

fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs desirs : et l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pouvons-nous assurer qu'il ne s'y fabriqueroit presque rien, si l'on n'alloit exciter les tisserands l'argent à la main, et si l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paie un tiers du prix, au moment où on les commande; un second tiers, lorsque l'ouvrage est à moitié fait; et le dernier tiers enfin, à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement, une différence fort considérable sur le prix et sur la qualité; mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au lieu de deux : nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation et les risques étant immenses, il faut nécessairement pour les courir, rapporter des cargaisons complettes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cent mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les né-

gocians ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années ! Il y en a sans doute très-peu en Europe ; et parmi ceux qui en auroient la puissance, il n'y en a presqu'aucun qui en eût la volonté. Consultez le cœur humain. Ce sont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands risques, pour faire de grands profits. Mais lorsqu'une fois la fortune d'un homme est parvenue à un certain degré, il veut jouir, et jouir avec sûreté. Ce n'est pas que les richesses éteignent la soif des richesses ; au contraire, elles l'allument souvent : mais elles fournissent en même tems mille moyens de la satisfaire, sans peine et sans danger. Ainsi, d'abord sous ce point de vue, commence à naître la nécessité de former des associations, où un grand nombre de gens n'hésiteront point de s'intéresser, parce que chacun d'eux en particulier ne risquera qu'une petite partie de sa fortune, et mesurera l'espérance des profits sur la réunion des moyens que peut employer la société entière. Cette nécessité deviendra plus sensible encore, si l'on considère de près la manière dont se font les achats

dans l'Inde et les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seroient bientôt défectueuses, par la mauvaise-foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, et par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois siècles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchisseries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il seroit bien difficile, sans doute, à des particuliers, de saisir et d'embrasser cet ensemble de précautions; mais en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce suivi, et des expéditions toujours successives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour

à l'autre, et ne peuvent se maintenir que par des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire, de débourser 4,000,000 de livres. On sent bien que cela est impossible, et qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, et qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement de maisons de commerce à six mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tisserands, nous paroît une chimère démentie par la raison et par l'expérience. Peut-on croire de bonne-foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Asie, pour y former des magasins de mousselines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre et avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire, que

l'esprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats ; et qu'au lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde et le service des compagnies, ils se pressent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves et de nouveaux exemples ? Voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvoit supposer que le commerce et l'espoir des profits qu'il donne, fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce seroit sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, et gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il seroit tout simple de voir des négocians acheter d'avance le sucre des colons, pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auroient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique ne sont que de simples commissionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons et aux Européens l'é-

change réciproque de leurs denrées, mais qui sont si peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorsqu'un vaisseau n'a pu trouver le débit de sa cargaison, elle reste en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commissionnaire auquel elle avoit été adressée. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne se fait pas en Amérique, se feroit encore moins en Asie, où il faudroit de plus grands moyens, et où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établissement supposé des maisons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la nécessité de former en Europe des sociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourser pour chaque armement douze ou quinze cent mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troisième année au plutôt.

Cette nécessité une fois prouvée dans tous les cas, il en résulte que le commerce de l'Inde est dans un ordre particulier, puisqu'il n'y a point, ou presque point de négocians qui puissent l'entreprendre et le suivre par eux-mêmes, avec leurs propres fonds, et sans le secours d'un grand nombre d'associés. Il nous reste à prouver que ces sociétés démon-

trées nécessaires, seroient portées par leur intérêt propre et par la nature des choses, à se réunir en une seule et même compagnie.

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition : le danger de la concurrence dans les achats et dans les ventes, et la nécessité des assortimens.

La concurrence des vendeurs et des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au dessous de leur valeur ; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des acheteurs surpasse celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchère à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune con-

sommation des productions de notre sol et de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeroient facilement de l'or et de l'argent de l'Amérique, qui loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin et la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes et nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, et qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il suit, que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera; et qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si, par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulières est obligée d'exporter

plus d'argent, sans rapporter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine ; et la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer ; parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les espèces de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque espèce de marchandise en Europe. C'est de-là principalement que dépendent tous les succès et tous les profits du commerce. Mais rien ne seroit plus difficile dans l'exécution pour des sociétés particulières. En effet, comment voudroit-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entr'elles, intéressées au contraire à se dérober la connoissance de leurs opérations, remplissent cet objet essentiel ? Comment voudroit-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agens et de moyens, dont on

vient de montrer la nécessité ? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires, incapables de vues générales, demanderoient tous en même tems la même espèce de marchandises, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conséquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baisser en Europe, et causeroient tout-à-la-fois, un dommage inévitable à leurs commettans et à l'état.

Toutes ces considérations n'échapperoient certainement point aux armateurs et aux capitalistes, qu'on solliciteroit d'entrer dans ces sociétés. La crainte de se trouver en concurrence avec d'autres sociétés, soit dans les achats, soit dans les ventes, soit dans la composition des assortimens, ralentiroit leur activité. Bientôt le nombre des sociétés diminueroit; et le commerce, au lieu de s'étendre, se renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, et finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces sociétés particulières seroient donc intéressées, comme nous l'avons dit, à se réunir; parce qu'alors tous leurs agens, soit à la côte de Coromandel, soit à la côte du Malabar, soit dans le Bengale, liés et dirigés par

par un système suivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à assortir les cargaisons qui devroient être expédiées du comptoir principal, tandis que par des rapports et une relation intimes, toutes ces cargaisons, formées sur un plan uniforme, concourroient à produire un assortiement complet, mesuré sur les ordres et les instructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on espéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer sans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont besoin d'être excités; et c'est principalement, comme dans celui-ci, lorsqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuse une protection qui leur est nécessaire, ou qu'on accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de son côté ne seroit pas moins intéressé à favoriser cette association, puisqu'il est constant que c'est le moyen le plus sûr et peut-être l'unique, de se procurer au meilleur marché possible les marchandises de l'Inde, nécessaires à la consommation intérieure de l'état, et à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus sensible par un exemple très-simple.

Supposons un négociant qui expédie un

vaisseau aux Indes avec des fonds considérables. Ira-t-il charger plusieurs commissionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandises dont il a besoin ? Non, sans doute ; parce qu'il sentira qu'en exécutant fort secrètement ses ordres chacun de leur côté, ils se nuiroient les uns aux autres, et feroient monter nécessairement le prix des marchandises demandées ; ensorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même somme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un seul commissionnaire. L'application n'est pas difficile à faire : c'est l'état qui est le négociant, et c'est la compagnie qui est le commissionnaire.

Nous avons prouvé jusqu'à présent que dans le commerce des Indes, la nature des choses exigeoit que les citoyens d'un état fussent réunis en compagnie, et pour leur intérêt propre, et pour celui de l'état même : mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être exclusive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'exclusif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des causes particulières qui ne sont point de l'essence de ce commerce.

Lorsque les différentes nations de l'Europe

imaginèrent successivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faisoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-tems, il fallut bien former des compagnies, et leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds; on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine; on leur permit d'envoyer des ambassadeurs; on leur donna le droit de faire la paix et la guerre, et malheureusement pour elles et pour l'humanité, elles n'ont que trop usé de ce droit funeste. On sentit en même tems qu'il étoit nécessaire de leur assurer les moyens de s'indemniser des dépenses d'établissement, qui devoient être très-considérables. De-là les privilèges exclusifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, et qui se sont ensuite perpétués par des circonstances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges imposées au commerce. Le droit d'avoir des forteresses, emportoit la nécessité de les construire et de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter et de les

payer. Il en étoit de même de la permission d'envoyer des ambassadeurs, et de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après soi des dépenses de pure représentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, et à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, et qui en arrivant se croyoient des souverains, et agissoient en conséquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Asie des espèces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; et comme en laissant toutes les dépenses à la charge des compagnies, il étoit juste de leur assurer tous les profits, les privilèges ont été maintenus. Mais si au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ses regards vers l'avenir; et qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amène naturellement dans son cours, on auroit vu que les dépenses de souveraineté, dont il est impossible de déterminer la mesure, parce qu'elles sont subordonnées à une infinité de circonstances politiques, absorberoient plutôt ou plus tard, et les bénéfices et les capitaux du commerce :

qu'il faudroit alors que le trésor public s'épuisât pour venir au secours de la compagnie privilégiée, et que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remède qu'au mal déja fait, sans en détruire la cause, laisseroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité et dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, et dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier sur eux? Alors la nécessité de l'exclusif s'évanouiroit. Les compagnies existantes, que des relations anciennes et un crédit établi rendent précieuses, seroient soigneusement conservées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, et la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilège ne leur auroient pas permis d'embrasser. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, se fertiliseroit sous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entreprises nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, sûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore et

prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations, mesureroient leurs envois et leurs retours sur les progrès du commerce particulier ; et cette concurrence, dont personne ne seroit la victime, tourneroit au profit des différens états.

Ce système nous semble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît susceptible d'aucune objection raisonnable, soit de la part des défenseurs du privilège exclusif, soit de la part des défenseurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies sans privilège exclusif n'auroient qu'une existence précaire, et seroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaise foi, leur répondrois-je, lorsque vous souteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réussir ! Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la supériorité de ses moyens et par l'ascendant de la liberté, de toutes les branches dont elles sont en possession. D'ailleurs, qu'est-ce qui constitue réellement vos compagnies? Ce sont leurs fonds, leurs vaisseaux,

leurs comptoirs, et non pas leur privilège exclusif. Qu'est-ce qui les a toujours ruinées? Ce sont les dépenses excessives, les abus de tout genre, les entreprises folles, en un mot, la mauvaise administration, bien plus destructive que la concurrence. Mais si la distribution de leurs moyens et de leurs forces est faite avec sagesse et économie; si l'esprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obstacle qu'elles ne puissent vaincre, point de succès qu'elles ne puissent espérer.

Ces succès feroient-ils ombrage aux défenseurs de la liberté? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies riches et puissantes épouvanteroient les particuliers, et détruiroient en partie cette liberté générale et absolue, si nécessaire au commerce?

Cette objection ne nous surprendroit pas de leur part; car ce sont presque toujours des mots qui conduisent les hommes, et qui dirigent leurs démarches et leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre humain. Mais sans nous laisser séduire par des mots,

nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté ? Que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, et qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune ? Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter ? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, et dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin ; et en faisant abstraction des privilèges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la manière dont

elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce ; et vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre, en paroissant le borner ; et que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuse au peuple la conservation d'un établissement qui lui ouvre une carrière que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies et les particuliers réussiroient également, sans que les succès des uns pussent nuire aux succès des autres ou leur donner de la jalousie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets qui, exigeant par leur nature et leur étendue de grands moyens et de l'unité, ne peuvent être embrassés que par une association puissante. Les particuliers au contraire s'adonneroient à des objets, qui sont à peine apperçus par une grande compagnie, et qui, avec le secours de l'économie, et par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une source de richesses.

C'est aux hommes d'état, appellés par leurs talens au maniment des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son. inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, et qui vraisemblablement, l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuâssent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jetté de si profondes racines, fût également proscrit dans tous les états. Il faudroit que la mollesse ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature simple, dont nous paroissons sortis pour toujours.

Telles sont les dernières réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Asie. Il est tems de s'occuper de l'Amérique.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIÉME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissemens Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

I. *Parallèle de l'histoire ancienne et moderne.*

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques et d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le tems de la fondation et du renversement des empires ! Il ne se trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit !* Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition et de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes ;

et pour le caprice de quelques hommes puissans : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire et fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journalière a succédé aux troubles et aux orages, et l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, s'assommer avec leurs chaînes, pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide et durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presqu'égal. Elles se presseront les unes les autres ; et au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, et la balance penchera alternativement d'un côté et de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les souverains commencent à s'appercevoir, non pour le bonheur

de

de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté et les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes. Le tems n'est pas loin, où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, et où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; et les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt et d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage ! Mais l'image de la nature brute et sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi-effacés, après avoir peint et livré à l'exécration les avides et féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphère.

II. *Anciennes révolutions de l'Espagne.*

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie et d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, et gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, et se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible

liaison qu'elle avoit avec les étrangers : mais les habitans des côtes de l'océan ressembloient à tous les peuples qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Voilà donc le sexe le plus foible livré aux travaux les plus durs de la vie, soit sauvage, soit civilisée ; la jeune fille tenant dans ses mains délicates les instrumens du labour ; sa mère, peut-être enceinte d'un second, d'un troisième enfant, le corps penché sur la charrue et enfonçant le soc ou la bêche dans le sein de la terre pendant des chaleurs brûlantes. Ou je me trompe fort, ou ce phénomène est pour celui qui réflechit un des plus surprenans qui se présente dans les annales bizarres de notre espèce. Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant de ce que l'hommage national peut obtenir : car il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues. Mais si

tel est le pouvoir des hommes rassemblés sur l'esprit de la femme, quel ne seroit point celui des femmes rassemblées sur le cœur de l'homme?

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournèrent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présentèrent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerrière profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats et les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande et de la plus précieuse partie

de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or et l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminèrent les unes et les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition et de haîne entre Rome et Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une, ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le tems aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent esclaves des Romains, et continuèrent à l'être jusqu'au cinquième siècle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées et mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passèrent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens ; et ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, soumirent leurs ennemis, et composèrent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs et sans talens ; beaucoup de courtisans et point de ministres ; des soldats sans valeur et des généraux sans expérience ; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, et disposés à changer de maître ; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, et celui des infidèles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, et un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durèrent pas long-tems. Ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formèrent parmi les conquérans, et par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne sortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussitôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixième siècle; que la noblesse et les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eût été appellé au gouverne-

ment, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes, pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinzième siècle, il ne leur restoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de successions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille et d'Aragon ! Enfin le mariage d'Isabelle et de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitième partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins; mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient dé-

terminé un grand nombre d'infidèles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées, des manufactures aussi nombreuses et aussi parfaites, une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit, dit-on, à 7,000,000 livres, richesse prodigieuse dans un tems où l'or et l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille et de l'Aragon d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les poussèrent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante et opiniâtre, pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III. *Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.*

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie et de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'agrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoit comme par instinct qu'il devoit y avoir un autre continent, et

que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimère, et la superstition d'erreur et d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gênes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, et par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence et son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles.

On lui accorda trois petits navires et quatre-vingt-dix hommes. Sur cette foible escadre, dont l'armement ne coûtoit pas cent mille francs, il mit à la voile le 3 Août 1792, avec le titre d'amiral et de vice-roi des isles et des terres qu'il découvriroit, et arriva aux Canaries où il s'étoit proposé de relâcher.

IV. *Cobomb cingle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces isles.*

Ces isles, situées à cinq cens milles des côtes d'Espagne et à cent milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'isles Fortunées. Ce fut a la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célèbre Ptolomée, qui vivoit dans le second siècle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il auroit pu, selon la remarque judicieuse des trois astronomes Français qui ont publié en 1778 la relation si curieuse et si instructive d'un voyage fait en 1771 et en 1772, il auroit pu choisir Alexandrie : mais il craignit, sans doute, que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres ; qu'il ne résultat

quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paroissoit laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siècles. Ce n'est que dans les tems modernes que plusieurs nations lui ont mal-à-propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avoit contractée d'employer le nom des îles Fortunées n'empêchoit pas qu'on ne les eût perdues entièrement de vue. Quelque navigateur avoit sans doute reconnu de nouveau ces terres infidelles, puisqu'en 1344 la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infans de Castille. Obstinément traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avoit encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 Mai 1402, et s'empara deux mois après de Lancerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomére en

1405, l'île de Fer en 1406. Canarie, Palme et Teneriffe ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 et en 1496. Cet archipel, sous le nom d'îles Canaries, a fait toujours depuis partie de la domination Espagnole et a été conduit par les loix de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes : mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, et trop froid sur quelques montagnes couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits et les animaux de l'ancien, du Nouveau-Monde, prospèrent tous ou presque tous sur le sol varié de ces îles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille et une assez grande quantité de sucre inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays ; et sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élèvent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptoient cent cinquante-cinq mille cent soixante-six habitans, indépendamment de cinq cent huit ecclésiastiques, de neuf cent vingt-deux moines, et

de sept cens quarante-six religieuses. Vingt-neuf mille huit cens de ces citoyens étoient enrégimentés. Ces milices n'étoient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies Espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice soit dans l'île spécialement appellée Canarie, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Teneriff, connue par ses volcans et par une montagne qui, selon les dernières et les meilleures observations, s'élève à mille neuf cent quatre toises au-dessus de la mer. C'est la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée. Elle est le séjour du commandant général et le siège de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglais ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix et y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent, circule rarement dans les îles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole du tabac, et à une taxe de six pour cent sur ce qui sort, sur ce qui entre : foibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement quinze ou seize cens mille francs à la métropole, c'est pour la superstition

de la croisade : c'est pour la moitié de leurs appointemens que doivent la première année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place : c'est pour le droit des lances substitué sur toute l'étendue de l'empire à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le roi à la guerre : c'est pour le tiers du revenu des évêchés qui, dans quelque partie du monde que ce puisse être, appartient au gouvernement : c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles fixées en Espagne : c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude, l'ambition ou le desir d'acquérir quelques connoissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en seroient sorties, si on les eût laissé paisiblement jouir de la liberté qui, en 1657, leur fut accordée d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphère cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement, les entraves que mit Cadix à ce commerce, le réduisit peu-à-peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire; et nous parlerons de sa chûte,

après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie et son courage vont se développer.

Ce fut le 6 septembre qu'il quitta Gomère où ses trop frêles bâtimens avoient été radoubés et ses vivres renouvellés ; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avoient précédé ; qu'il fit voile à l'Ouest pour se jetter dans un océan inconnu.

Bientôt, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparoient de leur patrie, commencèrent à s'effrayer. Ils murmuroient, et les plus intraitables des mutins proposèrent à plusieurs reprises de jetter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étoient sans espoir ; et il ne pouvoit plus rien se promettre, ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit alors l'amiral. Le discours étoit hardi, sans être téméraire. Depuis quelque tems, il trouvoit le fond avec la sonde ; et des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné du but qu'il s'étoit proposé

V. *Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.*

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert

le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des îles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, et dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux et de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, et prirent la fuite. Les Espagnols en arrêtèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent, après les avoir comblés de caresses et de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance et de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des îles voisines montrèrent la même douceur et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés? Et qu'importe qu'ils soient nuds; qu'ils habitent le fond des forêts; qu'ils vivent sous des hutes; qu'il n'y ait parmi eux ni code de loix, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisans, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme. Hélas! par-tout on auroit obtenu le même accueil avec les mêmes procédés. Oublions, s'il se peut, ou plutôt rappellons-nous ce moment de la découverte, cette première entrevue des deux mondes pour bien détester le nôtre.

C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Il ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe et sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur

les contrées voisines, et dans quel pays étoient les mines d'or.

V I. *C'est à S. Domingue que les Espagnols forment leur premier établissement en Amérique. Mœurs des habitans de cette île.*

Après avoir reconnu quelques îles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande île, que les insulaires appelloient Hayti, et qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres îles, qui l'avoient suivi sans défiance, et qui lui avoient fait entendre que la grande île étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'île de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante, et quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée en cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres îles. Ils se peignoient le corps. Les hommes

étoient entiérement nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leur jours sans inquiétude et dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; et en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les societés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems et l'expérience font naître chez lès autres peuples. Le nombre des hasards qui mènent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passion.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence et la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfer-

mées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On sait peu de chose de leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; et il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importoient leur dieux et leur culte ? Firent-ils aux nouveaux venus quelque question sur leur religion ? Leur croyance fut-elle un motif de curiosité, de haîne ou de mépris pour eux ? C'est l'Européen qui se conduisit comme s'il eût été conseillé par les démons de l'insulaire ; c'est l'insulaire qui se conduisit comme s'il eût obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privilèges, quelques distinctions ; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, et dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec

lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage et dans l'amour, autorisée par les loix et par les mœurs; et ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, l'origine d'un mal honteux et destructeur qu'on croit communément avoir été inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des flèches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arrêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols, etoient des cuirasses impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espèce de noblesse; mais on sait peu quelles étoient les prérogatives de cette distinction, et ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant et sauvage, avoit aussi des sorciers, enfans ou pères de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; et les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, et ils donnoient de l'or et des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit le fort de la Nativité avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; et, après avoir reconnu la plus grande partie de l'île, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il

se rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse et le peuple allèrent au-devant de lui, et le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité et l'imagination exagèrent tout, leur fit voir au loin, dans le tems et l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnèrent à Colomb, ils le firent couvrir et s'asseoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; et bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, et fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens hommes, soldats, ouvriers, missionnaires; avec des vivres pour leur subsistance; avec les semences de toutes les plantes

plantes qu'on croyoit pouvoir réussir sous ce climat humide et chaud; avec les animaux domestiques de l'ancien hémisphère dont le nouveau n'avoit pas un seul, Colomb ne trouva que des ruines et des cadavres, où il avoit laissé des fortifications et des Espagnols. Ces brigands avoient provoqué leur ruine par leur orgueil, par leur licence et leur tyrannie. L'amiral n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner; et il sut persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit aux bords de l'Océan, et celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassoient, dans des torrens, la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure, et où les conquérans se proposoient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on étoit occupé de ces travaux, les vivres apportés d'Europe avoient été consommés ou s'étoient corrompus. La colonie n'en avoit pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vuide; et des soldats, des matelots n'avoient eu ni le tems, ni le talent, ni la volonte de créer des subsistances. Il

fallut recourir aux naturels du pays qui, ne cul.ivant que peu, étoient hors d'état de nourrir des étrangers qui, quoique les plus sobres de l'ancien hémisphère, consommoient chacun ce qui auroit suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livroient tout ce qu'ils avoient, et l'on exigeoit davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractère naturellement timide ; et tous les caciques, à l'exception de Guacanahari, qui le premier avoit reçu les Espagnols dans ses états, résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenoit chaque jour plus intolérable

VII. *Cruautés commises par les conquérans à S. Domingue. Ce qu'elles produisent.*

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger innattendu. Quoique la misère, le climat et la débauche eussent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avoient échappé à ces fléaux terribles de se joindre à lui ; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cens fantassins et vingt cavaliers, cet homme extraordinaire

ne craignit pas d'attaquer, en 1495, dans les plaines de Vega-Real, une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit, fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étoient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect et leur crainte. La vue des chevaux les avoient surtout frappés d'admiration. Plusieurs étoient assez simples pour croire que l'homme et le cheval n'étoient qu'un seul et même animal, ou une espèce de divinité. Quand une impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelloit leur rébellion, chaque Indien au-dessus de quatorze ans fut asservi à un tribut en or ou en coton, selon la contrée qu'il habitoit.

Cet ordre de choses, qui exigeoit un travail assidu, parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avoit pas l'habitude de l'oc-

cupation. Le desir de se débarrasser de ses oppresseurs devînt sa passion unique. Comme l'espoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui étoit plus permis, il imagina, en 1496, de les y contraindre par la famine. Dans cette vue, il ne sema plus de maïs, il arracha les racines de manioc qui étoient plantées, et il se réfugia dans les montagnes les plus arides, et les plus escarpées.

Rarement les résolutions désespérées sont-elles heureuses. Celle que venoient de prendre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute et ingrate ne purent les nourrir, comme ils l'avoient inconsidérément espéré; et leur asyle, quelque difficile qu'en fût l'accès, ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité qui, dans cette privation absolue de toutes les ressources locales, reçut, par hasard, quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir, à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castillans avoient fait vœu d'en massacrer douze, chaque jour, en l'honneur des douze apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement, l'île comptoit un million d'habitans. Le tiers d'une si grande

population périt en cette occasion, par la fatigue, par la faim et par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avoient échappé à tant de désastres étoient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étoient préparées, que leurs persécuteurs se divisèrent. La translation du chef-lieu de la colonie, du Nord au Sud, d'Isabelle à San-Domingo, put bien servir de prétexte à quelques plaintes : mais les discordes tiroient principalement leur source des passions mises en fermentation par un ciel ardent, et trop peu réprimées par une autorité mal affermie. On obéissoit au frère, au représentant de Colomb, lorsqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, un canton à piller, des bourgades à exterminer. Après le partage du butin, l'esprit d'indépendance redevenoit l'esprit dominant : les haînes et les jalousies étoient seules écoutées. Les factions finirent par tourner leur armes les unes contre les autres ; elles se firent ouvertement la guerre.

Durant le cours de ces divisions, l'amiral étoit en Espagne. Il y avoit passé pour dissiper les accusations qu'on ne cessoit de renouveller contre lui. Le récit de ce qu'il avoit fait de

grand, l'exposé de ce qu'il se proposoit d'exécuter d'utile, lui regagnèrent assez aisément la confiance d'Isabelle. Ferdinand lui-même se réconcilia un peu avec les navigations lointaines. L'on traça le plan d'un gouvernement régulier qui seroit d'abord essayé à Saint-Domingue, ensuite suivi, avec les changemens dont l'expérience auroit démontré la nécessité, dans les divers établissemens que la succession des tems devoit élever sur l'autre hémisphère. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choisis avec beaucoup de soin; et le fisc se chargea de leur solde, de leur entretien pour plusieurs années.

La nation pensa autrement que ses souverains. Le tems, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait tomber le desir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. Son or ne tentoit plus personne. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les maladies cruelles et honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, des disettes qui s'y faisoient sentir, la répugnance d'obéir à un étranger dont la sévérité étoit généralement blâmée; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire;

toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols à qui il fut permis d'y passer jusqu'en 1593.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons; de dérober des criminels à la mort, à l'infamie pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étoient le rebut et le fléau. Ce projet eut eû moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix auroit contenu ou réprimé des sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des scélérats. L'Amérique ne se purgera peut-être jamais du levain, de l'écume qui entrèrent dans la masse des premières populations que l'Europe y jetta; et Colomb lui-même ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit ouvert un mauvais avis.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré, dans la traversée, des principes peut-être élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant, à leur arrivée, le plus grand nombre, ils auroient donné l'exemple de la soumission, et auroient nécessairement fait ren-

trer dans l'ordre ceux qui s'en étoient écartés. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets. Les Indiens eussent été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. Encouragée par le succès à de nouveaux efforts, la métropole auroit formé d'autres établissemens qui eussent étendu la gloire, les richesses, la puissance de l'Espagne. Quelques années devoient amener ces événemens. Une idée peu réfléchie gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui infestoient Saint-Domingue, formèrent un des peuples les plus dénaturés que le globe eut jamais portés. Leur association les mit en état de braver audacieusement l'autorité; et l'impossibilité de les réduire fit recourir aux moyens de les gagner. Plusieurs furent inutilement tentés. Enfin on imagina, en 1499, d'attacher aux terres que recevoit chaque Espagnol, un nombre plus ou moins considérable d'insulaires qui devroient tout leur tems, toutes leurs sueurs à des maîtres sans humanité et sans prévoyance. Cet acte de foiblesse rendit une tranquillité apparente à la colonie, mais sans concilier à l'amiral l'affection de ceux qui en profitoient. Les plaintes formées contre lui furent même plus suivies,

plus ardentes, plus appuyées, et plus accueillies qu'elles ne l'avoient encore été.

Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie et ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel d'élévation et d'abaissement. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour fière et orageuse, qui, tour-à-tour, le récompensoit et le punissoit, le réduisoit à d'humiliantes justifications, et lui rendoit sa confiance.

La prévention du ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qui eût jamais été faite, alla si loin, qu'on envoya dans le Nouveau-Monde un arbitre pour juger entre Colomb et ses soldats. Bovadilla, le plus avide, le plus injuste, le plus féroce de tous ceux qui étoient passés en Amérique, arrive, en 1500, à Saint-Domingue; dépouille l'amiral de ses biens, de ses honneurs, de son autorité, et l'envoie en Europe chargé de fers. L'indignation publique avertit les souverains que l'univers attend, sans délai, la punition d'un forfait si audacieux, la réparation d'un si grand outrage. Pour concilier les bienséances avec leurs préjugés, Isabelle et

Ferdinand rappellent, avec une indignation vraie ou simulée, l'agent qui avoit si cruellement abusé du pouvoir qu'ils lui avoient commis : mais ils ne renvoient pas à son poste la déplorable victime de son incompréhensible scélératesse. Plutôt que de languir dans l'oisiveté, plutôt que de vivre dans l'humiliation, Colomb se détermine à faire, comme aventurier, un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvoit presque dire de sa création. Après ce nouvel effort, que la malice des hommes, que le caprice des élémens ne réussirent pas à rendre inutile, il termina, en 1506, à Valladolid une carrière brillante, que la mort récente d'Isabelle lui avoit ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoiqu'il n'eût que 59 ans, ses forces physiques étoient très - affoiblies : mais ses facultés morales n'avoient rien perdu de leur énergie.

Telle fut la fin de cet homme singulier qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie de la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté et si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner, à cet hémisphère étranger, le nom du premier navigateur qui y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à sa

mémoire : mais, soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Ses malheurs avoient commencé avec la découverte. Malgré son humanité et ses lumières, Colomb les multiplia lui-même, en attachant des Américains aux champs qu'il distribuoit à ses soldats. Ce qu'il s'étoit permis pour sortir des embarras où le jettoit une insubordination rarement interrompue, Boyadilla le continua et l'étendit dans la vue de se rendre agréable. Ovando, qui le remplaça, rompit tous ces liens, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le repos fut la première jouissance des êtres foibles que la violence avoit condamnés à des travaux que leur nourriture, leur constitution et leurs habitudes ne comportoient pas. Ils erroient au hasard, ou restoient accroupis sans rien faire. La suite de cette inaction fut une famine qui leur fut

funeste, et qui le fut à leurs oppresseurs. Avec de la douceur, des réglemens sages et beaucoup de patience, il étoit possible d'opérer d'heureux changemens. Ces voies lentes et tempérées ne convenoient pas à des conquérans pressés d'acquérir, pressés de jouir. Ils demandèrent, avec la chaleur inséparable d'un grand intérêt, que tous les Indiens leur fussent répartis pour être employés à l'exploitation des mines, à la culture des grains, aux différentes occupations dont on les jugeroit capables. La religion et la politique furent les deux voiles dont se couvrit cet affreux système. Tout le tems, disoit-on, que ces sauvages auront le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront pas le christianisme; et ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. La cour, après bien des discussions, se décida pour un ordre de choses, si contraire à tous les bons principes. L'isle entière fut divisée en un grand nombre de districts que les Espagnols obtinrent plus ou moins étendus, selon leur grade, leur crédit ou leur naissance. Les Indiens, attachés à ces possessions précaires, furent des esclaves que la loi voulut toujours

toujours protéger, et qu'elle ne protégea jamais efficacement, ni à Saint-Domingue, ni dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette horrible disposition s'établit depuis généralement.

Quelques commotions suivirent cet arrangement : mais elle furent arrêtées par des perfidies ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie, les mines donnèrent un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié, elle se réduisit dans la suite au tiers, et fut enfin obligée de se borner au cinquième.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue, enflammèrent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands, les favoris et les gens en place se firent donner de ces propriétés qui procuroient des richesses, sans soins, sans avances et sans inquiétude. Ils les faisoient régir par des agens, qui avoient leur fortune à faire, en augmentant celle de leurs commettans. En moins de six ans, soixante mille familles Américaines se trouvèrent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent et dans les îles voisines d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns et les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever, à force de coups, ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des mères. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que j'écris.

VIII. *Navigations qui conduisent les Espagnols à la connoissance du Mexique.*

Avant que ces scènes d'horreur eussent consommé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, quelques aventuriers de cette nation avoient formé des établissemens moins con-

sidérables à la Jamaïque, à Porto-Ricco, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desiroit que sa colonie partageât, avec celle de Saint Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent; et il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active et insatiable avoit conduits dans son île. Cent dix s'embarquèrent, le 8 février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Iago; cinglèrent à l'Ouest; débarquèrent successivement à Yucatan, à Campêche; furent reçus en ennemis sur les deux côtes; périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, et regagnèrent dans le plus grand désordre le port d'où, quelques mois auparavant, ils étoient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition, Cordova, qui mourut de ses blessures.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avoit offert aux Espagnols que des sauvages nuds, errans, sans industrie, sans gouvernement. Pour la première fois, on venoit de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

Cette découverte pouvoit faire craindre des

dangers nouveaux : mais elle présentoit aussi l'appât d'un butin plus riche ; et deux cent quarante Espagnols se précipitèrent dans quatre navires qu'armoit, à ses dépens, le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avoient publié les aventuriers qui les avoient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco, et crurent appercevoir par-tout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, et quelquefois on les reçut avec un respect qui tenoit de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entr'eux opinoient à former un établissement sur ces belles plages ; leur commandant, Grijalva, qui, quoiqu'actif, quoiqu'intrépide, n'avoit pas l'ame d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte, plus ou moins exagéré, de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit pu apprendre de l'empire du Mexique.

La conquête de cette vaste et opulente région est aussi-tôt arrêtée par Velasquès. Le choix

de l'instrument qu'il y emploiera l'occupe plus long-tems. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en rendre hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand Cortès, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit et veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret et publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Repentir tardif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cent huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées et de piques, quatre fauconneaux et dix pièces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans

qu'ils pourront paroître, n'avoient pas même été fournis par la couronne, qui ne contribuoit alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens. C'étoient les particuliers qui formoient des plans d'agrandissement, qui les dirigeoient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutoient à leurs dépens. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisoient à la fois courir dans le Nouveau-Monde, des hommes de la première et de la dernière classes de la société; des brigands qui ne respiroient que le pillage, et des esprits exaltés qui croyoient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce et leur bravoure si gigantesque.

La double passion des richesses et de la renommée paroît animer Cortès. En se rendant à sa destination, il attaque les Indiens de Tabasco, bat plusieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leur hommage, et se fait donner des vivres, quelques toiles de coton, et vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature et pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale et violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique: sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens

fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux et le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans et de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent souvent des vivres, et qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célèbre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avoient con-

duite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure et de ses graces, ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur, et lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan. Cortès, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante ; et il n'en fit pas seulement son interprète, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

IX. *Les Espagnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats sont contre la république de Tlascala.*

Cet empire obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols y abordèrent Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient

entremêlées de caractères hiérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses et aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; et les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, cherchèrent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une manière à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût; et que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent

trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, et d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-tems des partisans dans les deux hémisphères ; et cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions, dont l'époque est inconnue, ont bouleversé la terre ; et l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique et morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre, et peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle : mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversoient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner, sur la

surface du globe, des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé ; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur ; la plus grande partie des animaux noyée par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète ; des espèces entières anéanties : tels sont les désastres qu'une comète a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation ; les tremblemens de terre, les volcans, mille autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe et à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, et par une suite nécessaire la situation de ses poles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, et causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé par-tout des monumens visibles de ruine, de dévastation, et des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge et emporte de grandes portions

de la terre dans ses abîmes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, et pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, et dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, et cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations et les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent et perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue et consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles et plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre et des cieux; il croit voir la mort sur sa tête et sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés, lui paroissent liés dans la nature même et dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la

terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles, de tous les malheurs dont on ignore la cause ; et de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate et nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions et les terreurs qu'elles ont inspirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre, et dont l'ignorance est tout-à-la-fois le principe et la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des

Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie et corrompue. Il perdit en négociations, le tems qu'il falloit employer en combats, et voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortès, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour le perpétuer. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, et à vanter les trésors et les forces de leur patrie : *voilà*, dit le général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands perils et de grandes richesses.* Il avoit alors fini ses préparatifs, et acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux, et marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout tems ennemie des Mexi-

cains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortès ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, et proposer une alliance. Des peuples qui s'étoient interdit presque toute communication avec leurs voisins et que ce principe insociable avoit accoutumés à une défiance universelle, ne devoient pas être favorablement disposés pour des étrangers dont le ton étoit impérieux et qui avoient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repoussèrent-ils, sans ménagement, les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascaltèques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus. Cortès se crut obligé de se retrancher, et les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité, un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siège de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules et qui paroît chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascaltèques. C'étoit la crainte et la honte d'abandonner à l'ennemi

leurs blessés et leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompoit les rangs et ralentissoit les attaques.

Une constitution politique, qu'on ne se seroit pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'étoit formée dans cette contrée. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit Caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts et rendoient la justice : mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascaltèques avoient des mœurs extrêmement sévères. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère et l'ivrognerie étoient en horreur : ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Les loix permettoient la pluralité de femmes ; le climat y portoit, et le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlas-

caltèques portoient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étoient gravées les images de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces flèches, et l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus : mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne-foi et leur franchise dans les traités : et entr'eux ils honoroient les vieillards.

Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, étoit fort peuplé, assez bien cultivé, et l'on y vivoit heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascaltèques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut ido-

lâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leur pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractère. Ils n'employoient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme et plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athènes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; et par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascaltèques, qui leur donnèrent six mille soldats pour les conduire et les appuyer.

X. *Introduits dans la capitale de l'Empire, les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événemens extraordinaires.*

Avec ce secours, Cortès s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, et n'en étoit que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure et la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons et dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles et leurs personnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divi-

nité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, et peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascaltèques plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortès du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient considérables, et son pouvoir absolu. Il paroît que ses sujets avoient quelques connoissances, et de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier et rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline et de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, et il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée dans le lieu où ils avoient débarqué pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortès à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat: j'ai résolu d'arrêter l'empereur, et de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, et lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; et il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ses succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cents fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le commandement de l'armée et pour exercer des vengeances. Ces forces étoient envoyées par Velasquès, mécontent que des aventuriers partis sous ses auspices eussent renoncé

à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortès n'ait que deux cent cinquante hommes, il marche à son rival ; il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance et sa magnanimité. Ces soldats se rangent sous ses drapeaux ; et avec eux, il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico où il n'avoit pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec les Tlascaltèques gardoient étroitement l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son prince ; et le zèle indiscret des Espagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renversèrent les autels et massacrèrent les adorateurs et les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avoient des superstitions barbares; et leurs prêtres étoient des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du

culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines et ses récompenses : mais ces dogmes sublimes étoient mêlés d'absurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siècle; et cette année étoit dans l'empire un tems de deuil et de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoqué, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particulière, et toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulières. Tous les ans ils choisissoient

soient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, et on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue. Ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, et se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes : mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, et en envoyoient des morceaux à l'empereur et aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux avoient faim ; et dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce

et terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres et sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, et les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries : mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés ; il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, et l'égorger ; il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortès à son retour à Mexico, trouva les siens asssiégés dans le quartier où il les avoit laissés. C'étoit un espace assez vaste pour contenir les Espagnols et leurs alliés, et entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avoit disposé l'artillerie le mieux qu'il avoit été possible ; et le service s'y étoit toujours fait avec autant de régularité et de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espèce de forteresse qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés ; et quand il fut enfin parvenu, les dangers continuoient encore. L'acharnement des naturels du pays étoit tel qu'ils

hasardoient de pénétrer par les embrâsures du canon, dans l'asyle qu'il vouloient forcer.

Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties. Elles sont heureuses, sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire. Ils se dévouent gaiement à une mort certaine. On les voit se précipiter nuds et sans défense dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner.

Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étoient emparés, et d'où ils accabloient de traits plus ou moins meurtriers tout ce qui se présentoit. La troupe chargée de les déloger est trois fois repoussée. Cortès s'indigne de cette résistance, et quoiqu'assez grièvement blessé veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes et viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre, dans la posture de supplians, le saisissent et s'élancent avec une extrême

vivacité dans l'espérance de le faire périr, en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassent de leurs mains, et ils meurent victimes d'une entreprise généreuse et inutile.

Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des moyens de conciliation. Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple; et il se montre, avec tout l'appareil du trône, sur la muraille pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son règne est fini; et les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Un nouvel ordre de choses suit de près cet événement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défense, que leur plan d'attaque sont également mauvais; et ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline et de ses armes rend invincible. Cortès ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascaltèques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des

mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence et en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, et ses flancs par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de forces qu'ils n'en pouvoient faire agir, eussent eu la précaution de jetter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avoient sagement rompus, les Espagnols et leurs alliés auroient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages; et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac, après des dangers et des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entière. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts un fils et deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père, étoit trop forte, pour

que des ames foibles et énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; et ils donnèrent à de vaines cérémonies funèbres, un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avoit perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascaltèques, et à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances, et des épées n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, et de se jetter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortès décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendart royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, et qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves

compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage, ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortès poursuit sa marche, et arrive sans obstacle chez les Tlascaltèques.

XI. *Les Espagnols imaginent de nouveaux moyens pour subjuguer le Mexique, et ils réussissent.*

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient ce projet, et les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, et quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir

au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres d'administration, il devoit régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite : mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoiqu'électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, et qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout : mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, et qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme et de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, et ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres et des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, et les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété et de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; et ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortès pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, et s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des pro-

vinces détestoient la religion de la capitale, et que dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis six mois, Cortès mûrissoit, en silence, ses grands projets, lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cent quatre-vingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascaltèques, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux et traînant huit ou neuf pièces de campagne. Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile et rapide. Les petites nations, qui auroient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupoient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses loix ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Des succès propres à étonner, même les plus présomptueux, auroient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide et prévoyant dont ils étoient l'ouvrage. Il n'en fut

pas ainsi. Parmi ses soldats Espagnols, il s'en trouvoit un assez grand nombre qui avoient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avoient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il falloit courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entr'eux de massacrer leur général et de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit des mesures sages pour leur conservation. La trahison alloit s'exécuter, quand le remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortès. Aussi-tôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développoient de plus en plus les ressources, fait arrêter, juger et punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot, mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissoit de dissiper les inquiétudes que cette découverte pouvoit causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenoit, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, et qu'il a emporté son secret au tombeau, malgré la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

Cependant, pour ne pas donner aux troupes

le tems de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le général se hâte d'attaquer Mexico, le grand objet de son ambition et le terme des espérances de l'armée. Ce projet présentoit de grandes difficultés.

Des montagnes, qui la plupart avoient mille pieds d'élévation, entouroient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace étoit occupée par des lacs qui communiquoient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avoit été bâtie, dans quelques petites îles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivoit par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies, s'y rendoient sur leurs canots.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avoit préparé les matériaux à Tlascala; et il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado et par Olid, à chacun desquels il avoit donné un nombre égal de canons, d'Espagnols et d'Indiens auxiliaires.

Tout étoit disposé de longue main pour une

une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avoient été préparés par Quetlavaca, qui avoit remplacé Montezuma son frère : mais la petite vérole, portée dans ces contrées par un esclave de Narvaès, l'avoit fait périr ; et lorsque le siège commença, c'étoit Guatimosin qui tenoit les rênes de l'empire.

Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques et toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisoient sur ses peuples l'impression qu'il desiroit. Il disputa le terrain pied à pied, et jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats et teint du sang de ses ennemis. Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître et de leurs dieux, avoient péri par le fer ou par le feu ; la famine faisoit tous les jours des ravages inexprimables ; des maladies contagieuses s'étoient jointes à tant de calamités, sans que son ame eût été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers et de grandes pertes, étoient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeoit pas encore à céder. On le fit

enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvoient plus être défendus, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès : mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritoit ; et un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux et infortuné monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimosin avoit des trésors cachés ; et pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes : *Et moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire à transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediroient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvoient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple auroit peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y liroit, sans doute, que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

XII. *Idée qu'on doit se former du Mexique avant qu'il fût soumis à l'Espagne.*

Si l'on en croit les Espagnols, Mexico, dont après deux mois et demi d'une attaque vive et régulière, ils s'étoient enfin emparés avec le secours de soixante ou de cent mille Indiens alliés, et par la supériorité de leur discipline, de leurs armes et de leurs navires : ce Mexico étoit une ville superbe. Ses murs renfermoient trente mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre et de jaspe, avoit une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoroient. Il étoit rempli de tableaux, qui, quoique faits avec des plumes seulement, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avoient, ainsi que l'empereur des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvroient leurs jardins. Ce que le sol et le climat avoient de rare et de brillant, étoit un objet de luxe chez une nation riche, où la nature étoit belle et les arts imparfaits. Les temples étoient en grand nombre et la plupart magnifiques : mais teints du sang

et tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante étoit une place, ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes et de magasins, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfévrerie, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus beau et plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étoient bordés de cinquante villes, et d'une multitude de bourgs et de hameaux.

Le reste de l'empire, autant que le permettoient les sites, présentoit le même spectacle : mais avec la différence qu'on trouve par-tout entre la capitale et les provinces. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître

et d'en exercer d'autres, placé sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins : ce peuple, nous dit-on, s'étoit élevé à cette hauteur, par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avoit un état réguliérement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphère : cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression ? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares, sortis du Nord, exercèrent autrefois dans les Gaules et en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terre de grandes masses qui attestoient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués ? La région qui nous occupe, offre-t-elle de ces magnifiques ruines ? Il doit donc passer pour démontré que les édifices publics et particuliers, si orgueilleusement décrits, n'étoient que des

amas informes de pierres entassées les unes sur les autres ; que la célèbre Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irrégulièrement sur un grand espace ; et que les autres lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté, étoient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leurs forces et aux instrumens dont ils se servoient. Sans la science de la méchanique et l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle et sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de coignées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé, nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel tems ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever et transporter un bloc de pierre? quel tems pour l'équarrir? Sans nos ressources, comment en viendroit-on à

bout ? Ç'auroit été un homme d'un grand sens que le sauvage qui, voyant pour la première fois un de nos grands édifices, l'auroit admiré, non comme l'œuvre de notre industrie, mais comme un phénomène extraordinaire de la nature qui auroit élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablemens, et préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, et nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avoient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'étoit rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

L'empire étoit soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, y tenoit lieu de morale et de principes. Le chef de l'état étoit devenu peu-à-peu une espèce de divinité sur laquelle les plus téméraires n'osoient porter un regard, et dont les plus imprudens ne se seroient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des

citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs et les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude et la superstition dénaturent par-tout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces qu'on pouvoit regarder comme faisant partie de cette vaste domination se gouvernoient par leurs premières loix et selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuoient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisoient à couvrir ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevoient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, et dans les derniers tems, suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées plus immédiatement dépendantes du trône étoit confiée à

des grands qui, dans leurs fonctions, étoient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité et de l'importance : mais ils n'étoient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'étoit élevé sur les ruines d'un régime qu'on eût pu appeller féodal.

A chacune de ces places étoit attachée une portion de terre, plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeoient les conseils, qui conduisoient les armées, que leurs postes fixoient à la cour, jouissoient du même avantage. On changeoit de domaine en changeant d'occupation, et on le perdoit dès qu'on rentroit dans la vie privée.

Il existoit des possessions plus entières, et qu'on pouvoit aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étoient en petit nombre et devoient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avoit que des communes. Leur étendue étoit réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes, les travaux se faisoient en société, et les récoltes étoient déposées dans des greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageoient les champs

et les exploitoient pour leur utilité particulière. Dans aucune, il n'étoit permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étoient couverts d'espèces de serfs attachés à la glèbe, passant d'un propriétaire à l'autre, et ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossière et la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore; c'étoient les esclaves domestiques. Leur vie étoit censée si méprisable, qu'au rapport d'Herrera, on pouvoit les en priver, sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuoient au maintien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées les tributs se paient avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs étoit ignorée des Mexicains, quoique l'or et l'argent fussent sous leurs mains. Ils avoient, à la vérité, commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange, et déjà ils employoient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce : mais leur emploi étoit très-borné et ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étoient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevoient leur salaire en denrées, on retenoit pour leur contribution une partie de ce qui leur étoit assigné.

Les terres attachées à des offices et celles qu'on possédoit en toute propriété, donnoient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devoient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction, rendoient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendians même étoient taxés à des contributions fixes que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Au Mexique, l'agriculture étoit très-bornée, quoique le plus grand nombre de ses habitans en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornoient au maïs et au cacao, et encore récoltoit-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auroient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de ce premier des arts pouvoit avoir plusieurs causes. Ces peuples

avoient un grand penchant à l'oisiveté. Les instrumens dont ils se servoient étoient défectueux. Ils n'avoient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageoient leurs champs. Le gouvernement les opprimoit sans relâche. Enfin leur constitution physique étoit singulièrement foible, ce qui venoit en partie d'une nourriture mauvaise et insuffisante.

Celle des hommes riches, des nobles et des gens en place avoit pour base, outre le produit des chasses et des pêches, les poules d'Inde, les canards et les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût su apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se reduisoient à du maïs, préparé de diverses manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude et assaisonné avec du miel et du piment; aux herbes des champs qui n'étoient pas trop dures ou qui n'avoient pas de mauvaise odeur. Elle faisoit usage de quelques boissons qui ne pouvoient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étoient si rigoureusement défendues, que pour en user il falloit la permission du gouvernement. On ne l'accordoit qu'aux vieillards et aux malades. Seulement, dans

quelques solemnités et dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui en étoient convaincus, et leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, et déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étoient presque généralement nuds. Leur corps étoit peint. Des plumes ombrageoient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages d'or, selon les rangs, pendoient à leur nez et à leurs oreilles. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux et qui étoit ouverte sur la poitrine. C'étoit dans l'arrangement de leurs cheveux que consistoit leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même n'étoient distingués du peuple que par une espèce de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince et ceux des grands, quoiqu'assez étendus et construits de pierre, n'avoient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupoit des cabanes bâties avec de la terre et couvertes de

branches d'arbre. Il lui étoit défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étoient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement étoit digne des habitations. Dans la plupart, on ne trouvoit pour tapisserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siége qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles et des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin et employés à divers usages : c'étoit ce qui distinguoit principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité première étoient si imparfaits au Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étoient encore plus. La forme et l'exécution du peu de vases et de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous : tout est également barbare. C'est la même grossiéreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlèrent avec tant d'admiration, et qu'on composoit avec des plumes de toutes couleurs. Ces peintures n'existent plus ou sont du moins très-rares : mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente

des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumière, ni ombre, ni dessin, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avoit pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisoient à sa capitale, que des acqueducs qui y amenoient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On étoit encore plus reculé dans les sciences que dans les arts; et c'étoit une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'étoit guère possible qu'un peuple dont la civilisation n'étoit pas ancienne et qui n'avoit pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connoissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourroit conclure de ses institutions religieuses et politiques, c'est qu'il avoit fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui auroit fallu de siècles pour s'éclairer, puisqu'il étoit privé du secours de l'écriture, puisqu'il étoit encore très-éloigné de ce moyen puissant et peut-être unique de lumière, par l'imperfection de ses hiéroglyphes!

C'étoient des tableaux tracés sur des écorces d'arbre, sur des peaux de bête fauve, sur des toiles de coton, et destinés à conserver le souvenir des loix, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures : tout varioit selon les objets qu'il s'agissoit d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractère qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aidés par des traditions de corps et de famille, ils donnoient quelque connoissance des événemens passés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avoit pas trait à une avidité insatiable leur fit négliger la clef de ces dépôts importans. Bientôt leurs moines les regardèrent comme des monumens d'idolâtrie ; et le premier évêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui échappa de ce fanatique incendie et qui s'est conservé sous l'un et l'autre hémisphère, n'a pas dissipé depuis les ténèbres où la négligence des premiers Espagnols nous avoit plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité, les historiens Castillans nous disent qu'avant le dixième siècle

ce vaste espace n'étoit habité que par des hordes errantes et tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque, des tribus venues du Nord et du Nord-Ouest, occupèrent quelques parties du territoire et y portèrent des mœurs plus douces. Ils nous disent que trois cents ans après, un peuple encore plus avancé dans la civilisation et sorti du voisinage de la Californie s'établit sur les bords des lacs et y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette dernière nation, si supérieure aux autres, n'eut durant un assez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevoit, qu'elle destituoit selon qu'elle le jugeoit convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité, jusqu'alors partagée et révocable, fut concentrée dans une seule main et devint inamovible, cent trente ou cent quatre-vingt-dix-sept ans, avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que les neuf monarques qui portèrent successivement la couronne, donnèrent au domaine de l'état une extension qu'il n'avoit pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses, contradictoires et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la

crédulité humaine? Pour croire qu'une société dont la domination étoit si étendue, dont les institutions étoient si multipliées, dont le rit étoit si régulier, avoit une origine aussi moderne qu'on l'a publié, il faudroit d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avoient ni le talent ni la volonté de rien examiner; il faudroit d'autres garans que des prêtres fanatiques qui ne songeoient qu'à élever leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvoient établies. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix et de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de son histoire, que ces savans ne seront, ni des moines, ni des Espagnols, mais des Anglais, des Français qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvoient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourroient pas cependant conduire à une connoissance exacte de l'an-

cienne population de l'empire. Elle étoit immense, disent les conquérans. Des habitans couvroient les campagnes ; les citoyens fourmilloient dans les villes; les armées étoient très-nombreuses. Stupides relateurs, n'est-ce pas vous qui nous assurez que c'étoit un état naissant; que des guerres opiniâtres l'agitoient sans cesse ; qu'on massacroit sur le champ de bataille ou qu'on sacrifioit aux dieux dans les temples tous les prisonniers ; qu'à la mort de chaque empereur, de chaque cacique, de chaque grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étoit immolé sur leur tombe ; qu'un goût dépravé faisoit généralement négliger les femmes ; que les mères nourrissoient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq années ; et cessoient de bonne heure d'être fécondes ; que les peuples gémissoient par-tout et sans relâche sous les vexations du fisc ; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvroient les provinces ; que les aventuriers Espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, et des traits de l'ennemi ?

Comment concilier des faits, certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solemnellement attestée dans vos or-

gueilleuses annalles? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions; lorsque la haine qu'on vous portoit faisoit ajouter une foi entière à vos folles exagérations, l'univers, qui ne voyoit plus qu'un désert dans le Mexique, étoit convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute, vos farouches soldats se souillèrent trop souvent d'un sang innocent; sans doute, vos fanatiques missionnaires ne s'opposèrent pas à ces barbaries comme ils le devoient; sans doute, une tyrannie inquiète, une avarice insatiable enlevèrent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses foibles enfans : mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractère, qui même en vous accusant d'ignorance et d'imposture, deviens, autant qu'il se peut, votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfît le nombre de vos assassinats, que de dévoiler votre stupidité et vos contradictions? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paroissez glorieux

d'être couverts ; et par-tout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa première splendeur et d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrète ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les Français même mes compatriotes, avec plus de ménagement ? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que j'aie offensés ? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissans, vous deviendrez moins ombrageux ; et la vérité, qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'étoit pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'Empire ne commençoit qu'à Nicaragua et se terminoit à Acapulco : encore une partie des côtes qui baignent cet océan n'avoit-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupoit depuis la rivière de Tabasco jusqu'à celle de Panuco : mais dans l'intérieur des terres, Tlascala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables, avoient conservé leur

indépendance. La liberté leur fut ravie, en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisoit d'envoyer dix, quinze, vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance; et avant la fin de 1522, les provinces qui avoient repoussé les loix des Mexicains et rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toutes partie de la domination Espagnole. Avec le tems, elle reçut encore des accroissemens immenses du côté du Nord. Ils auroient même été plus considérables, sur-tout plus utiles, sans les barbaries incroyables qui les accompagnoient ou qui les suivoient.

A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avoit défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportoient pas. Cette oppression générale excita de grands soulevemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan; et ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer et la

flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et laissa par-tout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails font frémir les ames les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier et le soldat à qui immoleroit le plus de victimes ; et le général lui-même surpassa peut-être en férocité ses troupes et ses lieutenans.

Cependant, Cortès ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvoit promettre. Il commençoit à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'etoient signalés par quelque importante découverte le tems de s'affermir dans leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce systéme, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuoit chaque jour les pouvoirs illimités dont il avoit joui d'abord; et avec le tems on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnoient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès

sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent ; mais ses vices sont de son tems ou de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion. Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès. Comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopyles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, et Cortès sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César né dans le quinzième siècle et général au Mexique eût été plus méchant que Cortès. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il seroit bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connoît la contrée et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du tems.

Fin du Tome cinquième.

TABLE DES INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissemens Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

